

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE (Fondé en 1895 par Sébastien Faure et Louise Michel)

ADMINISTRATION-REDACTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10° — Téléphone : BOTzaris 68-27 (Métro : Porte St-Martin)

Du blé
et des armes
**ET TOUT
DE SUITE**

AU SECOURS ! pour l'Espagne antifasciste

Couardise ou trahison ?

L'affolement est en voie de décroissance. Les nouvelles concernant l'Autriche et la Tchécoslovaquie rencontrent dans l'opinion publique un accueil qui, sans aller jusqu'à l'indifférence, évolue vers l'apaisement.

Il n'est pas désirable que les crises de cette nature se multiplient : elles sont dangereuses. Mais elles nous offrent l'occasion — et il ne faut pas la négliger — de nous renseigner sur l'état d'esprit de la population.

Cet état d'esprit, ayons la franchise de le dire, est, en vérité, navrant.

Sans doute, on ne trouve personne osant pousser le cynisme ou l'inconscience jusqu'à déclarer que le spectre terrifiant de la guerre qui rôde ne lui inspire ni crainte, ni répulsion.

En vain chercherait-on un monstre ou un fou avouant qu'il désire la guerre, qu'il l'appelle de ses vœux et qu'il en saluera avec plaisir le déclenchement.

Tout au contraire, dès que la menace de guerre se précise, les cœurs sont saisis d'un sentiment spontané de tristesse et d'effroi, angoissés sont les esprits et tourmentés les consciences.

Mais la réaction instinctive que provoque l'imminence et l'énormité du danger, cette réaction réduite à de si minimes proportions ne suffit pas à arrêter le fleau.

Alors, quiconque passe en revue les partis politiques, les organisations et formations de toutes sortes qui ont pour objet de grouper les hommes autour d'une idée à propager et d'un but à atteindre, constate, avec une douloureuse stupeur, que lorsque la menace de guerre est encore vague et lointaine, fort nombreux sont les partis politiques et les groupements qui se targuent de maudire la guerre et d'avoir le culte fervent de la paix ; mais que ce nombre tombe presque à rien quand il s'agit de se refuser à la guerre et de se cramponner à la paix, non plus seulement du bout des lèvres et en paroles, mais du fond du cœur et en actes.

A ces heures décisives les déclamations les plus pompeuses, les serments les plus solennels, tombent dans l'oubli et font place à la morne résignation du condamné à mort à qui on vient annoncer que l'heure fatale de l'exécution est venue.

Or, les infâmes bouchers qui poussent vers l'abattoir le bétail humain n'exigent pas que les victimes courent joyeusement vers les lieux du sacrifice. Qu'elles s'y laissent docilement conduire, fût-ce lentement et à regret, c'est tout ce que demandent les sacrificateurs.

Dans l'accomplissement de leur criminelle besogne, les fauteurs de guerre ne redoutent qu'une chose : c'est que, si peu nombreux qu'ils soient, ceux qui sont indécidablement résolus à ne pas faire la guerre élèvent la voix, exposent leurs raisons et décident à faire comme eux ceux qui les écoutent.

C'est pour cela que notre meeting du 21 mars a été interdit.

SEBASTIEN FAURE.

(Lire la suite en 6^e page.)

Droit au fascisme

La politique de capitulation du Front Populaire, commence à porter ses fruits. Le fascisme redresse la tête. Les hommes du 6 février se préparent pour un prochain coup de force, pendant que le gouvernement libère les capogardes.

Les banques une fois de plus mènent la danse. Elles, aussi veulent « leur » gouvernement d'Union nationale, mais pas de la même façon que Léon Blum, tout au plus, elles réservent à ce dernier un strapontin. Elles auront avant peu satisfaction. Les conquêtes de juin ne résisteront à leur assaut que si enfin l'organisation syndicale rompt définitivement toute relation avec les faillits du Front Populaire.

Pour éviter le désastre, il est indispensable que ceux qui ne capitulent pas, se groupent dans un puissant Front révolutionnaire.

*La lâcheté et l'indifférence
du prolétariat français laisseront-elles écraser
les ouvriers espagnols ?*

La situation est grave. Elle empire d'heure en heure. Servies par une suprématie formidable d'armements — reconnue par les fascistes eux-mêmes ! — les hordes fascistes poursuivent leur avance dévastatrice. Après l'Aragon, c'est maintenant la Catalogne qui est menacée.

L'angoisse nous étirent en songeant à ce que signifierait le triomphe de Franco et à la terrible soif de crime qui altère les brutes qu'il commande. C'est le massacre systématique de tout ce qui représente l'avenir du prolétariat dans ses forces vives : les militants ouvriers. C'est la régression sociale, la suppression des conquêtes révolutionnaires, l'instauration d'un régime à l'image de la dictature mussolinienne ou hitlérienne. C'est la défaite de la classe ouvrière et la subjugation au patronat rétabli dans son exploitation, à l'Etat totalitaire, policier et militaire. Le triomphe de Franco, c'est de nouveau Martinez Anido, la « guardia civil », les cours martiales, les supplices dans les prisons, les assassinats en masse ; c'est de nouveau la dictature du clergé, l'abâtissement des masses, la guerre à l'intelligence, prônée par le chef du Tercio Millan Astray.

LE TRIOMPHE DE FRANCO, CE SERAIT LA DEFAITE DE LA CLASSE OUVRIERE INTERNATIONALE

Le triomphe de Franco, c'est aussi, c'est surtout la défaite internationale de la classe ouvrière. Qui ne voit la contagion fasciste qui s'emparera de ce pays même ? C'est l'Union nationale toute puissante. C'est le triomphe international des riches contre les pauvres ; des oppresseurs contre les opprimés.

C'est le découragement, la perte de confiance du prolétariat en lui-même pour de longues années, pour une génération, ou plus peut-être.

Cela ne doit pas être ! Cela ne peut pas être ! Notre esprit se refuse à admettre que les ouvriers français pourraient demeurer plus longtemps passifs.

Il faut en finir avec les agitations stériles dont l'Espagne sert de prétexte et qui ne servent que le jeu politique des partis. L'Espagne, ce n'est pas de la matière à traquenards politiques.

Nous avons été assez dupés depuis deux ans, d'abord avec la non-intervention — qui devait maintenir la paix et qui n'a fait qu'accroître les dangers de guerre en avantagant Franco outrageusement.

L'histoire sera cruelle pour ceux qui, au nom du socialisme, osèrent assumer cette responsabilité et trahirent l'Espagne, comme leurs congénères avaient précédemment trahi l'Allemagne ouvrière et l'Autriche des socialistes viennois.

L'histoire sera sévère aussi pour les pitres stalinien qui, ayant l'emprise quasi absolue sur les masses françaises, n'ont su, ou voulu, qu'en faire les jouets des intérêts internationaux de la Russie soviétique.

La C.G.T. aussi, avec ses 5 millions de membres, qui, pour ne pas compromettre le Front populaire croule ce-

pendant aujourd'hui dans l'union sacrée, n'a pas su faire autre chose que des menaces jamais mises en pratique, la C.G.T. aussi, qui n'a pas su interpréter la volonté d'action directe des masses et n'a réussi qu'à les énerver sans les faire agir.

OU POUR OU CONTRE L'ECRASEMENT DE L'ESPAGNE OUVRIERE

Cependant, nous ne désespérons pas encore. La situation, bien qu'elle soit affreusement critique, n'est pas perdue. L'Espagne ouvrière recèle des trésors inépuisables de courage, d'énergie et de ténacité. Il suffirait que les ouvriers français le veuillent, qu'ils sachent imposer par l'action directe leur volonté de voir cesser le blocus assassin, pour que rapidement la situation se renverse. Seulement nous n'avons plus le choix des moyens. Ce n'est plus l'heure d'épiloguer sur les conséquences internationales de la guerre sociale espagnole. Il faut simplement savoir si, dans l'heure présente, l'on accepte l'écrasement de l'Espagne ouvrière ou si l'on est décidé à la défendre par tous les moyens.

Il faut ou envoyer massivement et sans délai des armes à nos frères d'Espagne et le crier, ou accepter leur défaite et se taire.

Ce n'est plus l'heure de tergiverser et de répondre aux appels angoissés d'outre-Pyrénées par des encouragements « moraux » et par des gloses sur la révolution... en France.

Nous savons fort bien que l'Espagne de Négrin n'est pas celle que nous souhaitons, celle même que souhaitent les ouvriers espagnols. Nous avons combattu ses erreurs, ses exactions mêmes. Mais aujourd'hui, ce n'est pas une question de gouvernement qui se joue là-bas. C'est une question de vie et de mort pour l'avenir du monde ouvrier, et pour les personnes qui le représentent.

ASSEZ DE LACHETE, ASSEZ DE VEULERIE !

Trop de lâcheté, trop de veulerie, trop de scepticisme facile ont endormi le courage du prolétariat français. Qu'il se mette bien dans l'idée que ce n'est pas sur la ligne bleue des Vosges que se joue son destin, mais de l'autre côté de la frontière de Catalogne.

Persister dans l'inaction serait se rendre complice de l'assassinat de tout un peuple. Ce serait aussi — qu'il y prenne garde — se préparer pour bientôt un sort sinon analogue, au moins équivalent dans son résultat : l'effacement de la classe ouvrière.

Il n'est pas encore trop tard pour agir. Mais il est juste temps.

Il faut rompre le blocus. Il faut envoyer des vivres et du matériel en Espagne.

Il faut des armes et du pain.

ET TOUT DE SUITE !

L'UNION ANARCHISTE.

Un appel de l'Union Anarchiste

Les anarchistes doivent être à l'avant-garde de la solidarité et montrer l'exemple par un effort exceptionnel

Dans sa réunion de lundi 28 mars, la C. A., examinant la situation espagnole, a confirmé sa position de levée immédiate du blocus par la pression directe et constante du prolétariat sur ses gouvernants.

Elle adresse un appel pressant à tous les adhérents de l'U. A. et à ses sympathisants pour qu'un bloc compact de solidarité soit formé de tous les anarchistes groupés dans son sein.

Elle est sûre que devant l'énormité du péril qui menace nos frères d'Espagne, tous les anarchistes auront à cœur de se délimiter des trembleurs, des sceptiques professionnels, des fatigués, de ceux qui sont toujours prêts à trouver de bonnes raisons à leur inertie et à leur paresse.

C'est quand la victoire est incertaine qu'on dénombre les vrais partisans.

Notre effort, à nous révolutionnaires français, a été bien mince en rapport avec celui fourni par ceux d'Espagne. Il faut l'intensifier et l'accélérer. C'est une obligation morale trop légère pour qu'on s'y soustraie.

Considérant l'état de disette où se trouve l'Espagne, l'Union Anarchiste demande à ses adhérents de faire un effort exceptionnel qui puisse servir d'exemple ailleurs. Elle propose le versement d'une journée de travail pour commencer et d'une heure de salaire hebdomadaire pour accroître les envois de vivres en Espagne.

Se sont inscrits pour une première liste : Faucier, Coudry, Frémont, Barzanette, Ander, Cam, Mahé, Doutreau, Pedron, Scheck, Brière, Ringes, Rollet, Vintriguer, H. Guérin, Lecoq, M. Germain, Guignolet, M. Rodrigue, Gourdin, Hausard, Raoul Colin, René Martin, Pascal (Marseille), Durand, Huart.

Hâtez-vous de nous adresser votre souscription : Le temps presse. Eux versent leur sang. Nous, versons notre obole. Notre sacrifice est bien léger à côté du leur !

Les fonds seront adressés à la S. I. A., Chèque postal Paris Faucier 596-03 ou à l'Union anarchiste, Paris Scheck 487-78 qui les versera à la S. I. A.

A vos ordres mon colonel !

Le Colonel X..., parlant sans doute au nom du syndicat de sa catégorie, nous a exposé dans *Messidor*, organe de la C. G. T., sa conception d'une guerre mettant aux prises la Tchécoslovaquie et l'Allemagne. Nous ne discuterons pas le point de vue technique de notre stratégie confédérale. Nous ne nous scandaliserons pas non plus de voir un organe syndicaliste abriter la prose d'un colonel de l'armée française (qu'en dites-vous, rédacteurs et lecteurs de *La Vie Ouvrière* d'avant la guerre, vous qui faisiez profession d'antimilitarisme actif ?... mais où sont les neiges d'antan ?). Cette collaboration est parfaitement dans l'ordre actuel et s'en étonnerait perdre son temps. Depuis que le Front populaire a adopté l'armée nationale et s'enthousiasme au passage des tanks défilant dans l'avenue des Champs-Élysées, il n'y a aucune raison pour qu'un colonel n'ait pas ses entrées rue Lafayette et ne puisse servir sous les ordres du général, directeur de *Messidor*.

Tout de même, nous avons un peu tiqué à lire l'article en question, d'autant plus qu'à la fin de celui-ci, ledit colonel franchit d'une botte légère et allège la distance qui sépare le militaire du politique. Voici, en effet, sa conclusion, que nous transcrivons intégralement : « La sécurité de la Tchécoslovaquie, liée au sort de la paix, se trouve donc étroitement dépendante de la solidarité des démocraties ». Le sens en est très net et se passe d'explications. Le colonel X... lui aussi, voit le gouvernement français adopter une attitude ferme vis-à-vis de l'Allemagne en lui signifiant expressément qu'une invasion de la Tchécoslovaquie, tendant à faire rentrer dans le giron du Reich les minorités allemandes des Sudètes, serait inévitablement la guerre. Un tel point de vue, d'ailleurs, se défend. Disons plus : le colonel a raison et avec lui tous ceux qui pensent qu'une défaite de la Tchécoslovaquie pourrait avoir de graves conséquences, qu'elle encouragerait Hitler à continuer sa politique d'hégémonie européenne, politique qui se retournerait un jour ou l'autre contre la France. Après Sadowa (Sadowa se trouve justement en Tchécoslovaquie) vient Sedan... Le rapprochement et le raisonnement sont impeccables. Allons plus loin et disons que dans la mesure où l'on ne compte que sur la force pour garantir la paix, on doit reconnaître que l'écrasement de la Tchécoslovaquie accroitrait les risques de guerre. Nous l'avons dit souvent : la paix préconisée par la paix impérialiste — repose sur la disproportion des forces matérielles détenues par le groupe franco-anglais d'une part, et par le groupe italo-allemand, d'autre part. Il est donc évident que l'isolement politique de la Tchécoslovaquie, suivi de sa destruction, affaiblirait le premier au profit du second et constituerait donc une nouvelle menace de guerre. Ceux donc qui visent au maintien du statut politique et économique sorti de la guerre n'ont donc pas tort de s'alarmer et de proclamer que la frontière française se trouve sur les crêtes de la Forêt de Bohême et ils ont raison, de leur point de vue, de dénoncer les mauvais patriotes qui, avec Clément Vautel, dans le *Journal*, par couardise ou par aveuglement politique, déclarent que cela ne les regarde pas et qu'ils ont bien assez à faire en s'accrochant à la ligne Maginot.

Mais la classe ouvrière ? N'a-t-elle d'autre ressource que de lier de plus en plus étroitement son sort avec son propre impérialisme ? Ne doit-elle point tenter de fonder la paix sur autre chose que la force ? Et croit-elle d'ailleurs que cette force puisse de longues années encore résister aux fureurs assauts des impérialismes rivaux et affamés ? Ces questions doivent être posées aux travailleurs affolés par une fureuse propagande nationaliste d'origine stalinienne. La menace allemande sur la Tchécoslovaquie est un fait incontestable. Mais il ne s'explique pas par une lutte d'idéologie, il a sa cause non point dans le fascisme allemand, mais dans l'impérialisme allemand. Distinction essentielle, car en généralisant cette remarque, le monde apparaît tel qu'il est, non point dans le schéma simpliste des ré-

gimes de démocraties luttant contre les régimes de dictature, mais comme un champ clos où se combattent les intérêts exaspérés des puissances. Et cet impérialisme, dernière étape du capitalisme, disait Lénine, c'est toujours, qu'il soit défensif ou offensif, qu'il se pare du masque aimable de la démocratie politique ou qu'il brandisse le faisceau du dictateur, c'est toujours la violence, le rapt, l'assassinat, l'asservissement des peuples coloniaux, l'exploitation de l'homme par l'homme, la guerre.

La paix ne dépend donc point, comme le déclare le colonel X..., de l'action des démocraties. Dans le régime que nous subissons, la paix n'est qu'un bienfait précaire, un beau rêve auquel d'ailleurs les colonels savent donner une conclusion plus virile à leurs yeux. Seuls les travailleurs sont capables de lui créer des fondements définitifs dans la mesure où ils sauront séparer leur cause, qui s'identifie avec elle, de celle de leur propre impérialisme. Une telle paix réclame beaucoup de sang-froid et d'audace. Car il ne s'agit point seulement de défendre la Tchecoslovaquie. Il faut sauver le monde.

L. Lashort.

L'anarchie en jugement aux États-Unis

Léon R. Yankwich, juge fédéral connu par ses écrits et ses conférences comme libéral, vient de condamner Marcus Graham, éditeur du journal anarchiste « Man ! » (l'Homme !), à six mois de prison pour offense à la cour. Yankwich, d'origine roumaine, avait déclaré qu'il ne supporterait pas l'exécution d'un mandat de déportation datant de 1919 ; mandat dénué de toute autorité par suite de la mort de son auteur.

Graham, né à Montréal (Canada), fut arrêté à New-York le 25 avril 1919 comme anarchiste étranger et fut condamné à la déportation. Le gouvernement canadien a toujours refusé de l'accepter. Et pour son refus de répondre aux questions qui lui sont posées par les inspecteurs de l'immigration, lesquels reçoivent leurs ordres du Labor Department, Graham a été persécuté depuis 1919 : cette condamnation à six mois de prison, non la première, équivalant à une incarcération à perpétuité. Son crime ? le Gouvernement de Canada ne veut pas le recevoir en ce pays. Il fut dit en outre que Graham serait immédiatement arrêté de nouveau à sa sortie de prison.

Pourtant, au point de vue légal, (leur point de vue), Graham fut arrêté sous ce mandat d'arrêt qui date de 1919, et déclaré sans valeur par ce juge « libéral » Yankwich. Il s'ensuit donc que notre éditeur était dans son droit légal en refusant de participer à toute transaction, et rapportant. Son arrestation à Los Angeles en octobre 1937 étant reconnue illégale, il ne pouvait donc y avoir, légalement, un cas d'offense à la cour. Yankwich a donc dû se dire : « La loi ! C'est moi ! »

« Pendant 18 ans », dit le District Attorney à Graham, « vous avez enfreint les lois d'un pays qui vous a toujours bien traité. »

Graham répondit : « J'ai toujours été un bon citoyen. Je fus toujours bien traité ! C'est faux ! Je fus arrêté pour la première fois en 1919, à Paterson, New-Jersey, j'étais en prison pour deux semaines où on me refusa le régime alimentaire végétarien ; je dus subir au café et au pain au milieu de gens qui souffraient de toutes sortes de maladies. Subsequently je fus incarcéré pendant deux semaines à Ellis Island sous le même régime. En 1921 je fus arrêté à la bibliothèque principale de la ville de New-York et enmené à la « Bomb Squad ». Là, pour refus de donner mon adresse, on me tortura pendant 24 heures. « Third Degree » ; le docteur de Ellis Island (le pénitencier), en voyant mon corps en fut abasourdi. (Le commissaire de la ville de New-York, un nommé Valentine, est un des membres de la « Bomb Squad » qui participa à mon arrestation et qui me tortura.) Selon le District Attorney ce sont là de bons traitements. Je fus détenu pendant six mois à Ellis Island ; Mr. Howe, le Commissioner de ce pénitencier m'octroya mon régime alimentaire.

« En 1930, en juillet 1930, un inspecteur zélé m'arrêta à Yuma, Arizona, parce que je portais deux exemplaires de « Anthology of Revolutionary Poetry », un volume dont je suis l'auteur et qui contient 400 poésies renommées d'une vingtaine de pays, un ouvrage qui se trouve dans toutes les bibliothèques principales des États-Unis. Je fus incarcéré pendant deux semaines à Yuma et, suivant mon calvaire, de là à El Centro, Californie ; San Pedro, Californie ; et à Los Angeles dans le même état, toujours et partout sous le régime du pain et de l'eau comme nourriture, parce que végétarien.

« De nouveau, en octobre 1937, je fus jeté dans la geôle à Los Angeles, Californie, où je fus forcé de coucher sur le pavé pendant huit jours, tel aussi au pain et à l'eau, quoique, selon la loi d'immigration, l'étranger doit être détenu dans l'île la plus proche.

« Le 6 octobre 1937, M. Henderson, tel présent, sans aucun mandat d'arrêt ou de perquisition, força son entrée chez moi et emporta non seulement ce qui m'appartenait, mais confisqua tout ce qui concernait le journal « Man ! » dont je suis l'éditeur. On me mit les menottes et je fus ainsi entraîné par les rues de la ville ; on me fit passer au service Bertillon malgré moi. Le représentant du gouvernement, supposé être le serviteur du peuple, considère ces traitements comme satisfaisants, légaux, et selon les lois et la Constitution.

« Je ne veux pas répondre aux questions qui me sont posées, c'est bien vrai, mais pourquoi ? La raison principale est celle-ci : N'ayant jamais contribué à faire les lois, je ne reconnais à

Grande Soirée Artistique au profit du « Libertaire »

VENREDI 8 AVRIL, A 20 H. 30

Café de l' « Autobus »

77, rue de la Voie-Verte, Paris (14^e)

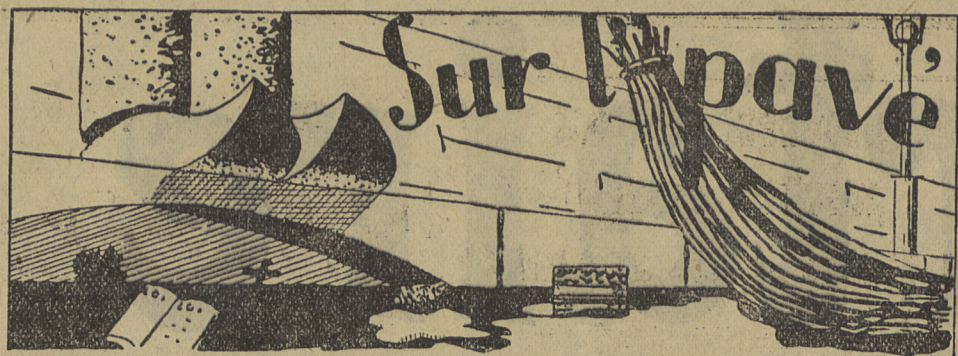
avec le concours de :

Charles d'AVRAY, Musette FIGARO, Félix GIBERT, Jacques GRELO, Henri GUERIN, Jacqueline HOPSTEIN, Georges QUEY, Martial ROSSIGNOL, Paule SANDRA, Noëlle VERGES et M. DUCHOSE ???

Au piano : Mme CAPAUMONT

Prix d'entrée : 6 francs

Chômeurs et enfants : 5 francs



DROITS D'AUTEUR



procès à M. Albert Willemetz à propos d'une idée de pièce volée.

Enfin il paraît que M. Carlo Rim a plagié pour le film « Hercule » un scénario qui lui avait été soumis par Cayatte et Philippe Lamour.

Devant ces controverses entre littérateurs, M. Maurice Thorez, homme de lettres lui aussi (Fils du Peuple) entend défendre ses droits d'auteur. Il interviendra à propos de M. Jean Charles Legrand qui lui a dérobé le titre « Front des Français » retenu par lui pour une fantaisie héroïque-comique qui pourrait bien être une tragédie.

VIEUX PANTINS...



De l'Action Française du 22 mars, sous la signature de Charles Maurras, ces lignes : « ... elle (l'A. F.) ne veut pas tolérer que de tels chants guerriers soient entonnés par des gens qui n'ont pas en poche leur engagement volontaire. »

Comme inconscience on ne peut pas mieux.

Pendant la guerre, « cher maître à tous », à l'armistice et trop souvent après la guerre, n'en entonnâtes-vous point des chants guerriers ? N'en entonnerez-vous pas bientôt, hélas ! pour une autre cause que la défense des ouvriers d'Espagne ? Dans laquelle de vos poches, dites-nous, était ou sera votre engagement volontaire ?

A part un conseil de récupération que vous passâtes en 14 ou 15 — « en costume héroïque », comme vous écriviez alors — et où vous fûtes maintenu — naturellement ! — dans la réforme, qu'avez-vous fait, triste héros ? Vous, votre Léon Daudet, qui ne manque jamais l'occasion de nous conter qu'il fut blessé en août 14, mais oublie de préciser que c'était dans un accident d'automobile... sur une route tourangelles... Qu'avez-vous fait tous les deux ? Vos engagements volontaires pour la défense du pays, montrez-les-nous.

Impossible. A vos pauvres noms en matière d'héroïsme, vous préférez substituer ceux d'Octave de Barral et de Léon de Montesquiou, bien morts pour leur patrie, ceux-là ; c'est moins dangereux pour vous.

Allons, allons, un peu de pudeur ! C'est très joli de n'avoir jamais rien fait en temps de guerre, d'être certain de ne jamais rien faire, d'être un marmot à la première, un vétéran à la seconde et un vieillard à la troisième, mais il ne faut tout de même pas en abuser.

aucun pays le droit de me questionner sur ma vie personnelle ou sur mes croyances politiques. Au moment de ma première arrestation, l'inspecteur d'immigration dut admettre que, si je ne voulais pas répondre à ses questions, il ne pouvait y avoir de poursuite. Néanmoins, les représentants de la loi veulent que je les aide, en témoignant contre moi-même, pour qu'ils réussissent à me faire déporter. J'ai donc persisté à refuser d'outreager mon « self-respect » en devenant un témoin contre moi-même ; et aucun tribunal dans un pays quel qu'il soit, ne parviendra à m'y forcer.

« Si cette cour ou toute autre persiste à me garder en prison pour le crime de refus de témoigner contre moi-même, je ne crois pas que le peuple américain qui suit ce qu'est la liberté, permette que je sois en prison pour avoir agi comme je l'ai fait et comme je continuerais à le faire.

« Au Canada, pendant la boucherie de la dernière guerre, j'ai protesté contre la conscription ; j'en suis fier. Là, j'ai été des publications qui revendiquaient la liberté sociale, économique et politique comme la forme la plus élevée de la vie de l'homme.

« Et depuis mon entrée aux États-Unis en 1919, j'ai continué selon le mieux de mon humble habileté, à propager par la parole et l'écrit la vraie liberté pour tous. J'ai mis dix ans à élaborer « An Anthology of Revolutionary Poetry » ; et, depuis cinq ans, je consacre tout mon temps à la publication de ce journal anarchiste, je ne ferais pas face à la prison.

« Et pourtant « Man ! » est publié légalement ; il est accepté par les autorités postales ; aucun collaborateur, ou moi-même, n'avons jamais été poursuivis pour ce qui parut dans ses pages. Donc, tous mes crimes étant résumés, il reste celui d'être un penseur indépendant. Le crime d'un homme qui dénie que le gouvernement est le bénéficiaire de l'humanité.

« Oui, il est bien vrai, ce n'est pas la première fois ni la dernière que le penseur est persécuté ; la lutte pour la libération est longue et ardue aussi bien qu'incessante. Je suis fier d'avoir contribué pour ma petite part à ce vaste mouvement qui apportera le bonheur, la vraie égalité et la vraie liberté pour tous. C'est là le rêve de l'Anarchiste.

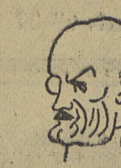
« Le District Attorney a dramatiquement conclu que mon crime principal était de propager ce rêve. C'est avec orgueil que je me reconnais coupable de l'accusation ; juge « Libéral », ordonnez mon incarcération !

« Je termine en citant le grand Américain Henry David Thoreau : « Au lieu de l'amour, de l'argent, de la renommée, donnez-moi la « vérité ! » Et j'y ajoute : « La Liberté, essence de l'Anarchie ! »

JULES SCARCEAUX.

P.S. — L'American Civil Liberties Union, 128 W. 2nd St. Los Angeles, Californie, s'occupe de la défense de Marcus Graham, qui est en liberté sous 2.000 dollars de caution. Le cas ira en appel.

M. JOSEPH CAILLAUX A 75 ANS



Ayant atteint l'apogée du gâtisme M. Joseph Caillaux, spécialiste des questions financières, au Sénat, et champion de l'antibulimisme fête ses soixante-quinze ans.

Et toute la presse de droite de passer abondamment la pommade à celui qui doit « tomber » dans quelques jours le ministère à direction socialiste.

« Jo » est un grand homme.

Il fut pourtant une époque où le valet du patron français n'en menait pas si large et n'était pas fâché que cette bonne fille de classe ouvrière le tire des griffes du « Tigre ».

A ce moment le frétillant sénateur n'était pourtant pas frappé de sénilité.

Mais il avait en face de lui un Clemenceau. Et c'était tout de même autre chose que le grand chef de la S.F.I.O.

IL FAUT SAVOIR TERMINER UNE GREVE



La triste expérience de la C.G.T.U. ne semble pas avoir instruit les bolcheviks. Il est vrai qu'ils ne sont que des valets. Si la fameuse formule de la « politisation des grèves » n'est plus, les grèves politiques sont de nouveau provoquées par les sous-ordres de Staline. Les grèves présentes de la métallurgie en sont le dernier produit.

Nos communistes s'étaient cru habiles de profiter du légitime mécontentement des ouvriers pour provoquer la chute du gouvernement Blum et pour leur entrée dans le futur ministère d'Union nationale. La manœuvre politique a échoué. Blum a résisté — pas pour longtemps — aux assauts de ses différents adversaires. De ce fait les hommes du 120 se retrouvent avec une grève sur les bras, dont ils voudraient bien se débarrasser.

Pour cela ils emploient leurs méthodes habituelles, la calomnie et l'injure. Ils rejettent la responsabilité du mouvement gréviste sur les amicales socialistes, sur les trotskystes, et sur ces éléments incontrôlables « anarchistes ». L'Humanité, Ce Soir sont mobilisés pour ce sale travail. Les communiqués du parti et de ses succursales à la « presse abondent », condamnant la grève ; ils oublient seulement d'indiquer qu'elle a été déclenchée sur l'ordre des délégués, tous stalinien. Mais les ouvriers semblent mal comprendre le nouveau tournant, ils résistent et ne veulent pas abandonner la lutte, au grand dommage des dirigeants des métaux qui nagent lamentablement.

Pour les sortir de ce mauvais pas, est-ce que le fils du peuple, Maurice Thorez, ne pourrait pas leur faire une conférence sur son sujet préféré, et en l'expliquant en détail, « Il faut savoir terminer une grève ».

RAJEUNI DE DIX ANS



C'est de Jouhaux qu'il s'agit. Par le chahut organisé l'autre jour contre lui, à Buffalo, il aura pu se rendre compte que les communistes, malgré leurs palinodies politiques, n'ont pas changé leurs méthodes de sabotage depuis le temps où ils étaient ultra-révolutionnaires et antiréformistes.

Jouhaux n'a pas dû oublier le sabotage odieux, dont sur sa personne, la manifestation monstrueuse du Cirque de Paris, pour l'affaire Sacco-Vanzetti, fut l'objet. Ce drame abominable de la ploutocratie américaine ne trouva pas grâce devant l'esprit partisan des communistes. Ils furent les seuls à saboter une manifestation qui avait fait l'unanimité de la classe ouvrière française.

Les sifflets de Buffalo ont dû rajeunir Jouhaux de dix ans et lui rappeler désagréablement ceux du Cirque de Paris.

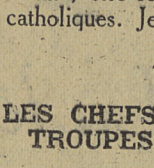
DANS LA LIGNE



Un bel exemple de discipline fut donné dernièrement par Suzanne Girault, du parti communiste.

Lors d'une fête à la Mi-Carême, cette militante déguisée sa fille, la petite Nadia, onze ans, en Alsacienne. Mais cela ne suffisait point encore. Au cou de l'enfant, elle pendait une croix bénite et à quelqu'un qui s'en étonna, elle répondit : « On tend la main aux catholiques. Je suis dans la ligne ».

LES CHEFS DEPASSENT PAR LES TROUPES



Au meeting de Buffalo, alors que Raynaud et Henaff purent s'exprimer dans le calme le plus complet et l'approbation la plus unanime, Jouhaux ne put prendre la parole. Un tumulte de sifflets et de cris divers couvrit la voix de l'orateur syndicaliste.

« Jouhaux à l'action », hurlaient ceux qui non seulement n'agissent pas, mais encore sabotent l'action des autres.

Malheureusement pour les organisateurs de ce beau chahut, Jouhaux ne trouva pas la plaisanterie de son goût et planta là et les gueulards déchaînés et les chefs d'orchestre impuissants à faire cesser la musique.

Naturellement, et avec leur bonne foi coutumière, MM. les communistes prétendent que la manifestation fut l'œuvre d'éléments « incontrôlables, anarchistes et trotskystes ». On

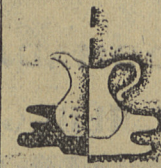
Notre papillon de publicité du Libertaire rouge et noir du meilleur effet a rencontré un immense succès. Sa présentation plaît à tous, de nombreux groupes et individuels chaque jour nous rapassent de nouvelles commandes.

Rappelons qu'il est laissé au prix minimum de 3 francs le 100 et 25 francs le mille. Adressez les commandes à Scheck André, 9, rue de Bondy, Paris (10^e). Chèque-Postal, Paris 487-78.

se demande un peu, si cela était vrai, pour quoi ceux-ci auraient écouté Raynaud et Henaff avec tant de religiosité.

La vérité est que la consigne a été outrepassée par les « forts en gueule » du parti. Une autre fois, les metteurs en scène stalinien sauront que pour avoir une bonne représentation le jour de la première, il est bon de faire quelques répétitions.

PROPAGANDE... PROPAGANDE...



Alors qu'il n'était que simple député aux opinions diverses ou ministre quelconque, Frossard (Ludovic-Oscar) avait donné ordre à ses rédacteurs et autres employés de l'Homme Libre d'écrire

rebelle ou insurgé chaque fois que, dans une dépêche d'agence, il était question des hordes nationalistes de Franco.

Mais, maintenant qu'il est — le premier en nom — ministre de la Propagande, il renverse la vapeur. Espérant ou craignant (pour son matricule) une victoire franquiste, il vient de donner l'ordre, à la date du 24 mars, à ses employés, de ne plus jamais écrire ni imprimer rebelle ou insurgé, et de remplacer ces mots par nationalistes.

Tout de même, au temps de Clemenceau, l'Homme Libre avait une autre indépendance.

MAIS SI, DORS...



Cinq millionième cégétiste, mon frère, bonne machine à cotiser, digne franc-moyen, lecteur du Journal ou du Petit Parisien (ou bien du Jour ou de l'Humanité), toi dont l'indifférence n'a d'égal

le que la veulerie, toi qui es prêt à faire des heures supplémentaires pour la soi-disant Défense nationale — mais dans le seul but d'en mettre plein tes fouilles — dors, te dis-je. Et ce n'est pas C. G. T. qui te réveillera. Au contraire.

Elle vient de lancer, à ton intention, son nouveau magazine : Messidor. Y pontifient le légionnaire Pierre Scize (pouah !) et le flic, le marchand, l'abject Bonny. Il est vrai qu'il s'intitule fonctionnaire. Dame, C. G. T. et son mec Jouhaux approuvent. Et toi, mon couillon, tu encaisses sans protestation aucune.

Si tu n'étais pas si jeune — mais, au fait, depuis quand te prétends-tu éduqué ? — tu te souviendrais de ce refrain de Gaston Couté et tu en ferais ton profit :

« Tiens ! vi' à du dormant ! Ch'it garnement Qui gueul' tout l' temps... Tu ne gueuleras plus Lorsque tu l'auras bu ! »

Monsieur Dubal.

TRAVAILLEUR LIS

le libertaire

ORGANE DE L'UNION ANARCHISTE

en vente le jeudi 0 75

Gare aux autobus !

le fasse plus, nous. Quand je vois un type qui se fait escroquer par un bonneteur, je ne précipite pas mes cent sous sur le parapluie.

Alors, les anciens combattants se mettent en colère. Ils parlent d'égoïsme et de bas intérêts, eux qui se sont improvisés assassins pour de l'argent dont ils n'ont même pas touché une parcelle. Et, renouvelant à moindre risque les exploits de l'assaut, ils descendent dans la rue et mettent le feu aux autobus.

C'est du moins ce qu'ils firent il y a quelque quatre ans. Et c'est ce qu'ils sont prêts à recommencer demain, l'Union nationale ne se faisant pas assez vite à leur gré. Ainsi parlèrent dernièrement leurs chefs, Jean Goy et Lebecq, lesquels présentent à l'admiration populaire le valeureux et cacochyme maréchal Pétain.

Quels dignes chefs se sont donnés à les anciens combattants ! Un Jean Goy qui s'en fut rendre visite au Führer et lui témoigner son enthousiasme. Un Lebecq, minotier stawiskard, spéculateur en farines, canaille notoire. Enfin, un militaire nonagénaire, gâteux sinistre et maréchal de France, digne pendant de Franchet d'Espèrey, ce débris écroulant qui bave sur sa tunique et qu'on ne déplace qu'en petite voiture. Toute la gloire des armes, quoi !

Et la longue cohorte des battus et pas contents, des médaillés et des gradés dans la réserve, se prépare à imposer la dictature des gâches, en attendant mieux.

Il semble qu'il serait bon enfin d'en finir avec cette espèce imbécile et odieuse. Les bonnes plaquettes sont les plus courtes. Un six février tous les quatre ans, c'est trop et les nouveaux modèles de voitures de la T. C. R. P. valent la peine d'être conservés. Puisque nous sommes en système capitaliste, disons tout net que, pour la collectivité, un autobus a plus de valeur que la carcasse d'un général en enfance ou la bedaine d'un marchand de grains. C'est pourquoi il convient de ne pas laisser faire les anciens combattants de l'U. N. C., lesquels seront d'ailleurs soutenus par les voyous de l'antisémitisme et les crédits patriots.

Il est temps de réagir. La poigne solide du terrasser et la chaussette à clous du manœuvre auront leur mot à dire si ceux qui « ont des droits

sur nous » se permettent de sortir de la neutralité où leur idiotie passée les condamne. Il sera bon de leur rappeler que leur droit principal est celui de se taire, et leur devoir, de se faire oublier. Nous ne sommes pas de ceux qui sont fiers de la Victoire et nous n'avons pas d'admiration pour les simples d'esprit qui se font rouler à tout coup.

Ce que nous affirmons, c'est qu'en aucun cas on ne nous aura comme on les a eus. Qu'ils en prennent leur parti. C'est pourquoi nous refusons catégoriquement à toute union nationale. Nous n'avons rien de commun avec ces gens-là. Ils représentent exactement ce que nous abhorrons : le militarisme, la bêtise, la vanité.

Ils se sont battus contre un peuple étranger pour des intérêts. Ils veulent aujourd'hui encore défendre contre le peuple de leur propre pays les privilèges et les prébendes de quelques crapules. Les ouvriers ne le leur permettront pas.

Il est temps que finisse le règne du préjugé et de la stupidité érigée en système. C'est aux travailleurs d'y mettre fin.

A l'heure où, contrairement au mot d'un politicien, « tout est possible », où les producteurs s'ils le veulent peuvent prendre les usines et instaurer un ordre nouveau, ce n'est pas à ceux qui n'ont fait que des gaffes d'élever la voix. Les prolétaires n'ont pas à se laisser impressionner par de soi-disant héros qui n'ont même pas été fous de mourir au champ d'honneur.

Quant à Pétain, il est un peu décati pour jouer les Coriolan.

Maurice DOUTREAU.

HENRY POULAILLE

Les Damnés de la Terre

« Une épopée de la vie ouvrière »

Un fort volume : 18 fr.

En vente au « Libertaire »

La Paix ? Oui l'abdication ? Non

Près d'un quart de siècle s'est enfui. La faculté d'oubli de la bête humaine est incommensurable et au bout de la route où, sous la conduite des prêtres des nouvelles religions, cheminent les peuples inconscients se dessine déjà, à nos yeux égarés, la vision dantesque des carnages futurs.

L'honneur s'empare de ceux qui se souviennent et le spectacle des crimes dont l'Espagne est le théâtre fait douter de l'humanité des réfractaires épris d'idéal qui avaient pensé — pauvres fous — que jamais plus la terre ne serait fertilisée de larmes et de sang.

Chimère !

Les orthodoxes du pacifisme ; les tout ceux de l'espèce bovine qui goûtaient béatement les fruits de la dernière victoire sans se soucier des millions d'êtres, leurs semblables, qui sur un quelconque point du globe crevaient littéralement de faim ; les satisfaits du pèlerinage au champagne, racaille de bistrots ou aristocrates de boîtes de nuit, au ventre plein et au cœur vide, pensant que « ça » durerait bien autant qu'eux ; les égoïstes avec leur bas de laine, les spéculateurs avec leur compte en banque, les commerçants avec leurs faux poids et les politiciens avec leurs fausses gueules, tout ce monde abject et méprisable, improdurable et profiteur, qui a repris l'Alsace et la Lorraine avec la peau des autres geint aujourd'hui sa terreur de voir apparaître dans la nuit, profonde comme la nuit, les avions d'Hitler et de Mussolini. Et les couards sanglotant en disant qu'ils ne veulent pas mourir pour l'Espagne.

Pour l'Espagne ? Imbéciles !

Eh quoi ! Vous aviez pensé consacrer une erreur historique comme les traités de Versailles et de St-Germain sans qu'une réaction, légitime à son origine, vienne lentement mais sûrement ébranler la fragilité du château de cartes que vous aviez bâti ? Vous aviez pensé vivre en paix cependant qu'un peuple de soixante millions d'habitants suait les milliards que vous lui réclamiez pour une guerre qu'il n'avait pas voulue et qu'il avait faite contraint et forcé comme l'a faite le pauvre trouffion français ?

Vous aviez pensé consolider les assises de votre monde imparfait en faisant assassiner par Dolfuss et Schuschnigg des milliers de socialistes dont le seul crime était de réclamer un morceau de pain et un peu de liberté ?

Vous aviez pensé étouffer le stalinisme, cette autre forme de la barbarie dictatoriale, en réprimant avec la plus impitoyable des violences les travailleurs luttant pour l'obtention de leurs légitimes revendications et en traitant comme un corps de votants l'ensemble de la classe ouvrière.

Et maintenant que par vos appétits vous avez unifié le peuple allemand autour de son Führer, le peuple italien autour de son « duce » et ce qui reste du prolétariat mondial, qui se croit libre, autour de Staline, vous clamez votre amour de la paix et votre haine de la guerre.

Commediantes !

Il vous faudra refouler au plus profond de vous-même ce pacifisme de la onzième heure, car la guerre est la maintenant, cruelle, terrible, farouche, impitoyable. Elle a montré son visage sinistre, la-bas, aux confins du désert, sur les montagnes so-disant inaccessibles de l'Ethiopie, qu'elle a cependant franchies. Et vous n'avez rien dit.

Elle a fauché des villes entières dans les régions lointaines de l'Asie. Shanghai et ses gratte-ciel, et ses avenues, et ses palais, et ses usines, et ses taudis, s'est écroulée sous des tonnes de mitraille, tuant des milliers et des milliers de petits Chinois — de ces petits Chinois pour lesquels vous quêtiez au temps de ma jeunesse, Et vous vous êtes tus. Et voilà qu'elle est à vos frontières, à vos portes, la GUERRE, et vous avez peur parce qu'elle est mère de la Révolution !

Trop tard.

Une seule chance de salut subsiste. La victoire de l'Espagne républicaine. Mais pour

que l'Espagne triomphe il lui faut des armes et c'est parce que nous avons, NOUS, sincèrement la haine de la guerre que nous demandons des armes pour l'Espagne.

■ ■ ■

Cela peut sembler un paradoxe. Jamais depuis trente ans de militantisme la plume ne m'a paru aussi lourde et pourtant je l'écris comme un devoir pour mes compagnons libertaires, pour les « pacifistes » sincères, indécis, qui restent plongés dans une neutralité criminelle : il faut soutenir nos frères d'Espagne qui ne feront peut-être pas la révolution qu'ils avaient espérée, mais qui luttent héroïquement pour défendre les derniers remparts de la liberté, aussi médiocre soit-elle, contre les forces conjuguées des fascismes italien et allemand.

Ah ! nous n'avons rien oublié ! Nous savons les responsabilités qui pèsent sur le capitalisme franco-britannique qui a entraîné les hommes dans une impasse. Nous connaissons les crimes d'une bourgeoisie inconsciente et nous les avons maintes fois dénoncés. Mais le fait brutal est là. Un peuple de travailleurs, orgueilleux de son indépendance, malgré la puissance de ses adversaires résiste depuis vingt mois pour ne pas être réduit en esclavage. Il n'a pas pu sa science révolutionnaire dans les livres de Marx, d'Engels ou de Kropotkine. Il n'est pas cultivé peut-être. Mais il a appris qu'au nord des millions de prolétaires s'étaient inclinés avec passivité devant un fou mystique ; qu'à l'est, depuis trois lustres, ses frères italiens étaient soumis à la tyrannie monstrueuse et spectaculaire d'un César de seconde zone rêvant d'asservir l'univers ; et ce peuple, grand parmi les grands, s'est dressé en criant au monde que les descendants de l'homme à la longue figure ne laisseraient pas passer le fleau qui a ravagé déjà les trois quarts de l'Europe.

Ils ont dit : C'est assez. Et sans pain, et sans armes, les mains vides et le cœur vierge, ils ont abandonné le champ et l'atelier faisant de leur poitrine un rempart et acceptant de se faire tuer sur place pour arrêter la marche triomphale des hordes d'Hitler.

Nous l'avons dit, nous l'avons écrit, nous l'avons hurlé.

Le cœur angoissé, nous avons chanté leurs victoires, nous avons pleuré leurs défaites. Car leur défaite serait notre défaite, leur victoire serait notre victoire. Ce n'est pas notre sensibilité qui nous guide, c'est notre raison. Et nous savons que nous avons raison.

— Naïfs que vous êtes, nous répond-on, des armes pour l'Espagne, mais c'est la guerre.

Ce n'est pas vrai. C'est un mensonge. Ce ne pourrait être, éventuellement, que l'excuse infâme derrière laquelle se retrancherait un nationalisme de profiteurs, comme Sarajevo fut l'excuse de la guerre de 1914. Mais je veux chasser de mon esprit cette hypothèse.

Pourtant si, malgré tout, le monde en folie allant jusqu'à la conséquence ultime de sa démenche, se laissait entraîner dans le plus immonde des carnages, alors c'est qu'il l'aura voulu, qu'il ne mérite pas de vivre et qu'il n'a plus qu'à s'écrouler dans la boue et le sang.

J. CHAZOFF.

Franco lui-même reconnaît l'infériorité d'armes des gouvernementaux

On lit dans *Paris-Midi* du 28 cet aveu qui se passe de tout commentaire :

Du côté de Franco toujours, on assure que les gouvernementaux disposent environ de 250.000 hommes de troupes catalanes, MAIS N'ONT NI ARTILLERIE LOURDE, NI AVIATION EN QUANTITE SUFFISANTE POUR RESISTER.

Comment le front populaire espagnol a facilité le jeu de Franco

« La que han hecho en Galicia » (« Ce qu'ils ont fait en Galice ») est un ouvrage publié par les Editions « España » et qui traite — appuyé sur le témoignage de quelques fugitifs de l'enfer fasciste — de l'envergure, et des méthodes et modalités de la terreur blanche en Galice...

En fait, l'intérêt, pour les révolutionnaires, n'est pas tant dans cette dénonciation, sobre et simple, des crimes incommensurables des assassins fascistes, mais dans certaines observations et faits expliquant la victoire de ceux-ci, lors de l'insurrection du 18 juillet 1936.

La bestialité des fascistes italiens et allemands, pour ne citer que ceux-là, a, depuis longtemps, indiqué aux révolutionnaires, la sauvagerie de leurs sentiments, pour qu'ils soient surpris des assassinats qui se sont perpétrés et qui s'accomplissent encore en Espagne dominée par la contre-révolution bourgeoise. Un fait demeure : qu'il a été donné aux fascistes espagnols, d'avoir reculé appréciablement les bornes de la criminalité bourgeoise.

Par contre, il est du plus haut intérêt, de voir que la victoire des fascistes a été acquise grâce, en premier lieu, à la veilleuse immense des dirigeants du Front Populaire, et à leur mentalité petite bourgeoise, et par conséquent ennemie des solutions révolutionnaires. Ceci est exposé clairement, et avec une naïveté qui frise la sottise.

Pour caractériser l'abîme d'impuissance dans lequel se trouvent toutes les palabrations des différents F. P., et autres « collaborateurs de classe » et « paix sociale », les propos tenus par l'Alcade de La Corogne — quelques heures avant l'assaut par les fascistes du « Gouvernement civil de cette ville — sont terriblement symboliques.

Celui-ci : Suarez Ferrin déclare : « Nous sommes entre l'épée et le mur ; si nous armions le peuple, qui pourra ultérieurement le contenir ? (disez qui pourra empêcher la réalisation de la révolution). Et si nous ne l'armions pas, que va-t-il advenir de la république ? » (page 179).

C'est ainsi qu'à travers ces hésitations traitées, où la peur de la révolution ouvrière, contrebalancée plus fortement la peur de la réaction bourgeoise, la classe ouvrière est toujours victime de ses dirigeants.

Car les organisations ouvrières de la Galice, très F. P., partis politiques et syndicats compris, refusèrent constamment d'armer les ouvriers et de répondre par la révolution à l'attaque militaire-fasciste. Page 19, il est dit : « Les dirigeants de ces organisations (il s'agit des partis politiques et des syndicats ouvriers) s'opposèrent, à tout moment, à donner des armes au peuple, afin qu'il lutte révolutionnairement contre les insurgés ».

Page 20 : « Si quelques résistances ont été opposées aux insurgés ce fut le peuple même, spontanément et sans armes qui l'entreprit ». Car les hommes du F. P. qui avaient mis toute leur foi et leur espoir dans les « gardes civiles », les « gardes d'assaut », pour se maintenir dans la plus stricte légalité, se refusèrent à donner des armes au peuple » (page 20). Comme on le voit à Vigo comme à Paris, la même mentalité, engendre la même formule : l'immuable « La police est pour nous », tandis qu'on est forcé d'avouer que « si on les leur avait données (il s'agit des armes au peuple), la rébellion militaire aurait été totalement vaincue en vingt-quatre heures » (page 20).

Malheureusement, il n'en fut rien non pas ainsi, mais dans beaucoup de villes, ce furent aussi les autorités républicaines et socialistes, qui empêchèrent énergiquement, au risque de leur propre vie, l'assaut des quartiers de la « Guardia Civil » (page 21).

En pleine bataille de rues, dans la petite localité de Lavadores près de Vigo, où les ouvriers sans armes avaient entrepris la bataille malgré les dirigeants, ces derniers osèrent pousser la chèche jusqu'à l'empêchement de nombreux groupes d'ouvriers venus au secours de Lavadores de prendre d'assaut la « Guardia Civil », pour se munir d'armes. « Il y eut une discussion dramatique. L'Alcade, appuyé par le député socialiste Antonio Bilbatua et les différents directeurs de la U.G.T. les en dissuadèrent » (page 25).

Le rôle absolument funeste joué par les dirigeants, ressort donc clairement de ces quelques citations, rôle qui permit par la mystique de la légalité, et de la « Paix sociale », c'est-à-dire par la mystique du F. P., d'immobiliser, de contraindre et de paralyser les ouvriers, les empêchant de se lancer résolument dans la bataille contre le fascisme. Le F. P. est devenu ainsi le fossoyeur de la classe ouvrière.

Ces faits ne sont signalés par les auteurs, qu'on sent être admirateurs du F. P., et « main tendue » que pour faire ressortir que, les fascistes se sont livrés injustement à une féroce répression contre des éléments qui avaient fait l'impossible pour empêcher la classe ouvrière de répondre révolutionnairement, par les armes, à la rébellion fasciste.

Voilà toute la leçon qu'ils tirent de ces douloureux événements, soit : que les dirigeants, n'ont pu toucher leur salaire, c'est-à-dire la vie sauve, et qu'ayant permis au fascisme de vaincre, ils furent quand même massacrés.

ment se fait jour, et seule la force maintient le nouveau régime.

Qu'est-ce, au fond, que la tyrannie, sinon la liberté pour un homme ou une poignée d'hommes de faire ce qu'ils veulent ? Pourquoi ceux des bolchéviques qui connaissent la réalité de la « dictature du prolétariat » l'acceptent-ils, sinon parce qu'ils espèrent pratiquer sur les autres cette dictature, mais non en être les victimes ? Les plus grands contempteurs de la responsabilité et du devoir individuels sont ceux que l'on retrouve, au lendemain des révolutions, dans la police et dans les postes bureaucratiques parce que c'est là qu'ils échappent à la loi générale, au détriment des autres.

Le masochisme existe certainement. On le trouve dans l'humiliation volontaire, morale et physique, du religieux, comme dans la soumission et dans la jouissance de cette soumission, au sein des partis. Il se produit, au cours des âges des régressions malades de certaines collectivités qui trouvent dans la douleur une joie âpre et décadente. Mais cela n'est pas le fait de l'ensemble des peuples, ni même d'une nation. Le rire est le propre de l'homme, et non pas les larmes. Le romantisme de Rousseau, de Chateaubriand, de Staël, de Lamartine et de Musset a bientôt été remplacé par celui de Michel et de Victor Hugo, par les barricades de Paris, d'Allemagne, d'Italie et même d'Espagne.

Nous ne traversons pas une période de renouveau à la liberté, mais une étape de l'historique où les souffrances ont été telles que l'on a cherché des solutions désespérées. Le déplacement de millions d'Allemands votant pour le socialisme et le communisme, puis pour le fascisme, ne s'explique que par le désir de se libérer de la souffrance. Dans de telles situations, un peuple ne choisit pas librement son chemin. Il manque à l'humani-

"Le socialisme sera libre ou ne sera pas"

par D. A. de SANTILLAN

Depuis plusieurs années j'ai opposé au totalitarisme sectaire des diverses fractions du socialisme, une pensée d'accord et de bonne intelligence, sur la base du respect mutuel, de la mutuelle compréhension et de la tolérance respective. Quoiqu'il n'y ait rien de nouveau sous le soleil, et que cette position naisse des entrailles mêmes de l'idée anarchiste, nous avons été des quelques-uns qui, dans ces derniers lustres, opinaient de cette façon car — hormis un petit nombre de propagandistes — pour la grande majorité l'on ne conçoit rien d'autre que « tout ou rien », le triomphe complet ou la défaite. C'est que primait un simplisme désespérant et une incompréhension douloureuse de la complexité des problèmes sociaux. De plus, était dans toutes les traditions, dans l'éducation reçue, dans les sentiments hérités, le virus des solutions autoritaires et l'un des secteurs du socialisme, le marxiste, s'était développé justement dans la direction la plus « libérale ».

Quant fut proclamée la République, le 14 avril 1931, nous avons vu que l'unique salut résidait dans le bon accord des socialistes et des anarchistes espagnols, non pas dans une fusion ou une confusion d'idées et méthodes, mais sur les fondements de la tolérance et de l'aide mutuelle. Cette idée que nous commentons ensuite à distance avec le malheureux Luigi Fabbri ne fut pas être admise alors.

Cependant rien ne nous fit changer d'opinion. Nous avons continué en insistant et répétant inlassablement le même thème : l'on arriva à la proposition d'alliance avec l'U. G. T. au congrès confédéral de Saragosse, et le mouvement de juillet 1936 nous surprit tandis que nous discutions dans nos publications sur la convenance et l'urgence d'un espèce de pacte de non-agression entre les diverses tendances du socialisme. Nous expliquions comment nous devions considérer comme un triomphe légitime tout pas en avant dans la voie du progrès indépendamment du drapeau qui le guide.

Il nous paraît opportun, devant les conséquences néfastes du totalitarisme, des dictatures de partis ou de personnes, d'examiner à nouveau notre idée de tolérance à la lumière des expériences faites et face à la situation actuelle de l'Espagne. Nous ne voulons pas que l'on confonde notre opinion avec la consigne des « fronts uniques » qui a servi après la guerre de 1914-1918 pour scinder gravement le prolétariat, pour créer des intimités dans les forces du progrès et faciliter de cette manière l'avance du fascisme mondial.

Beaucoup d'espérances peuvent être mortes en nous définitivement. Mais dans le contraste pratique avec la réalité devant laquelle nous nous sommes vus placés dans ces derniers temps, nous sentons que nos postulats fondamentaux, que notre idéal de liberté, de justice, restent debout comme une promesse de libération effective. Nous n'avons rien à rectifier dans le corps magnifique de notre idéal. S'il y eut des erreurs, individuelles et collectives, s'il y eut des déficiences que nous avons été les premiers à dénoncer, elles ne sont pas nées des idées mêmes, mais de l'incapacité ou du manque de préparation des hommes qui prétendaient les incarner et les mettre sur le terrain des faits.

Dans certains moments nous avons craint les conséquences de ce mouvement révolutionnaire pour la consistance future de notre anarchisme. Notre idéal tomberait-il dans le tourbillon dans lequel nous sommes entraînés, comme sont tombées tant de doctrines religieuses, politiques et sociales, en contact avec la vie réelle en passant à la matérialisation de ses postulats ?

Nous verrons, en étudiant un des aspects de base, celui de la négation de toute dictature que les événements de juillet et la guerre qui en est la conséquence, n'ont fait que nous donner raison. La ligne du progrès, de la justice, de la liberté, est celle que nous avons fixée, et à laquelle aujourd'hui comme hier, nous nous maintenons sans dogmatisme ni sectarisme. Face à notre manière de voir, seule l'idée de dictature peut prospérer, de parti ou de camarilla, et l'expé-

rience nationale et mondiale nous a mis déjà trop en garde devant les fruits amers de cette vieille solution qui ne résout rien.

Le socialisme sera libre ou ne sera pas. Et c'est au nom du socialisme que nous en appelons à nouveau à la tolérance, à la collaboration pacifique, à la bonne intelligence de tous les secteurs de progrès, en politique, en économie, en propagande, en organisation. A cette condition, nous serons assez forts pour triompher sur les forces ténébreuses du monde entier qui nous étreignent et qui nous ont déclaré une guerre d'extermination.

(Solidaridad Obrera, 24 mars 1938).

Qu'est devenu Comorera ?

C'est la question qu'en se pose à Barcelone depuis quelque temps sans qu'il soit possible d'y fournir une réponse concluante.

Il y a environ un mois et demi, Comorera, sans préparation préalable fut censé se rendre en Russie pour un voyage d'études.

On aurait dû penser que le moment n'était peut-être pas particulièrement choisi pour aller faire des voyages, même d'études, surtout quand on est le leader d'un parti.

Mais enfin, vraie ou fausse, la raison donnée pouvait se justifier.

Mais ce qui est venu faire douter les esprits, c'est que depuis son départ Comorera n'a pas cru devoir donner signe de vie. La presse russe est restée absolument muette sur le voyage et les études du leader du P.S.U.C. Aucune manifestation pour signaler son arrivée et le but de son voyage. C'est seulement à propos du procès de Moscou que les *Noticias* ont publié un extrait d'un article de Comorera car il n'y avait pas de place, paraît-il, pour le publier in-extenso ! Il faut dire que le passage reproduit banal et sans originalité, ne différait guère des communiqués officiels de l'Agence Tass. De toute façon, il est assez bizarre qu'un aussi puissant personnage que Comorera voie sa prose mutilée dans l'organe officiel de son parti, par des raisons « techniques ».

Aussi ce mystère insolite contribue-t-il à nourrir les surprenantes rumeurs qui circulent à Barcelone sur le complot de Comorera.

Ces rumeurs disent qu'un « trou » d'une vingtaine de millions de pesetas aurait été découvert dans la comptabilité de ses services, à la suite de quoi Comorera se serait enfui. D'autres prétendent qu'il se serait rendu aux fascistes à Majorque. D'autres encore affirment que tous les membres constituant sa garde personnelle seraient arrêtés et détenus à Montjuich. On dit aussi qu'il aurait été exécuté par ses propres partisans.

Nous reproduisons ces rumeurs avec les plus extrêmes réserves et nous sommes tout prêts à les démentir à la première occasion. Mais pour l'instant, une chose reste sûre, c'est que Comorera ne donne pas signe de vie.

Bien que le principal artisan de la contre-révolution stalin-bourgeoise nous soit particulièrement antipathique, nous affirmons, que nous accueillerons avec empressement les renseignements qui nous « rassureront » sur son sort.



Les forces de libération

Celui qui contemple le panorama actuel des forces sociales agissantes et qui calcule quelles chances de victoire à la liberté dans la situation complexe que traverse la France, arrive facilement à une conclusion pessimiste. Ces forces sont certainement les moins nombreuses. Laissons à part les tendances autoritaires de droite, nous sommes bien obligés de constater que le bolchévisme monopolise une telle somme de matériel humain qu'il serait, dans une révolution, le vainqueur total de toutes les tendances de gauche.

Pourtant, je suis absolument convaincu que la bataille peut encore se gagner. Le désir de liberté n'est pas mort. Les hommes la recherchent souvent par des moyens incohérents, contradictoires. Le tribun populaire élevé au rang de dictateur a été, au cours de l'histoire, souvent salué comme un libérateur parce qu'il renversait les oligarchies, les factions, les partis qui ne faisaient que se disputer et écraser la nation. Il devenait à son tour aussi mauvais que ses victimes, supprimait le reste de liberté que le désordre et les contradictions oligarchiques avaient laissé subsister.

Et au bout d'un certain temps, le peuple cherchant une autre solution, retombait sous la coupe des oligarchies.

Il en sera ainsi tant qu'il ne comprendra pas que la liberté ne peut être le fruit de la délégation de sa volonté, mais de l'exercice direct et concerté des activités générales.

Toujours l'historien qui recherche la nudité des faits constate que, quels que soient les moyens employés et les chemins pris, ce n'est pas l'oppression que les masses huma-

nes poursuivent dans leurs attitudes différentes. Une bonne partie du peuple allemand a suivi Hitler pour se libérer de la servitude dans laquelle la France et ses alliés l'avaient plongé. Certains chefs fascistes invoquent la liberté pour trouver des partisans. C'est au nom de la lutte contre l'oppression étrangère ou nationale, que les peuples suivent presque toujours leurs tyrans.

Dans le parti communiste même, la plupart des hommes sincères croient encore que la dictature du prolétariat est la faculté, pour l'ensemble des salariés, de se libérer de l'exploitation et d'assimiler les exploités dans les rangs des travailleurs communs. Ils ignorent ce que cache cette formule. Ils n'aspirent pas à opprimer. Si nous demandons aux hommes de se prononcer pour ou contre la liberté, quatre-vingt-dix-huit pour cent l'accablent avec enthousiasme.

Je ne crois pas au complexe de lassitude que nous décrivent certains sociologues. Il est vrai que le mauvais usage de la liberté produit des réactions populaires. Toutefois ces réactions ne vont pas contre la liberté en soi, mais contre le désordre des libertins de toute espèce. Quand la pourriture parlementaire, les scandales financiers, les banqueroutes économiques, la misère, l'immoralité des partis atteignent un certain degré, la liberté du citoyen est profondément blessée. Il veut se libérer de tous ces maux. Le désordre, la misère, l'indignité constituent aussi un esclavage, tant moral que physique. Et l'on accepte l'ordre que d'autres promettent. Mais quand on se rend compte que cet ordre, moins profond qu'on ne l'espérait, implique une diminution de liberté plus grande qu'on ne supposait, le mécontente-

ment se fait jour, et seule la force maintient le nouveau régime.

Qu'est-ce, au fond, que la tyrannie, sinon la liberté pour un homme ou une poignée d'hommes de faire ce qu'ils veulent ? Pourquoi ceux des bolchéviques qui connaissent la réalité de la « dictature du prolétariat » l'acceptent-ils, sinon parce qu'ils espèrent pratiquer sur les autres cette dictature, mais non en être les victimes ? Les plus grands contempteurs de la responsabilité et du devoir individuels sont ceux que l'on retrouve, au lendemain des révolutions, dans la police et dans les postes bureaucratiques parce que c'est là qu'ils échappent à la loi générale, au détriment des autres.

Le masochisme existe certainement. On le trouve dans l'humiliation volontaire, morale et physique, du religieux, comme dans la soumission et dans la jouissance de cette soumission, au sein des partis. Il se produit, au cours des âges des régressions malades de certaines collectivités qui trouvent dans la douleur une joie âpre et décadente. Mais cela n'est pas le fait de l'ensemble des peuples, ni même d'une nation. Le rire est le propre de l'homme, et non pas les larmes. Le romantisme de Rousseau, de Chateaubriand, de Staël, de Lamartine et de Musset a bientôt été remplacé par celui de Michel et de Victor Hugo, par les barricades de Paris, d'Allemagne, d'Italie et même d'Espagne.

Nous ne traversons pas une période de renouveau à la liberté, mais une étape de l'historique où les souffrances ont été telles que l'on a cherché des solutions désespérées. Le déplacement de millions d'Allemands votant pour le socialisme et le communisme, puis pour le fascisme, ne s'explique que par le désir de se libérer de la souffrance. Dans de telles situations, un peuple ne choisit pas librement son chemin. Il manque à l'humani-

lité la connaissance de l'histoire, la vision totale des problèmes sociaux, l'esprit critique nécessaire pour guider. Au fond, c'est le besoin animal de ne pas souffrir tant qu'il pousse alors les foules et qui éveille des espoirs, puis des raisonnements justificatifs.

La liberté répond à un besoin profond, à un désir permanent des êtres humains, car elle est une jouissance et l'homme préfère la jouissance à la douleur.

Mais ses défenses ne sont-ils pas aussi coupables de leur faiblesse actuelle ? Le libéralisme et le parlementarisme ont été les meilleurs aides du fascisme ; leurs fautes accumulées ont provoqué l'indifférence ou le dégoût d'une bonne partie des masses. Et nous, qui voulons le socialisme dans la liberté, nous sommes coupables de ne pas nous comprendre, de rester divisés dans des fractions qui, isolées, sont impuissantes, mais qui, réunies, constitueraient une grande espérance pour ce pays et marqueraient un chemin au reste du monde.

Le nombre de ceux qui veulent le socialisme dans la liberté est plus élevé qu'on ne croit. Pendant ces dernières années, des groupements se sont formés, qui ont cherché la vérité, et compris que le capitalisme avait vécu. Ces groupements ne croient ni à l'Etat totalitaire fasciste, ni à celui du bolchévisme. Ils se rendent compte que la superstructure politico-bureaucratique est une création parasitaire qui n'a rien à voir avec les activités nécessaires au bien-être et au bonheur des hommes.

Pratiquement, ce sont des anarchistes, car quand on rejette l'intervention d'un organisme étranger aux fonctions que l'on accomplit, on agit anarchiquement. Toute conception de la vie sociale sans Etat, sans gouvernement au sens classique du mot, tout plan tendant à répondre aux besoins des êtres humains par l'organisation directement coordonnée des agents de production,

d'échange ou de circulation, de culture, de plaisir, est nettement anarchiste.

Pour démontrer que le gouvernement n'est pas nécessaire, à l'activité économique, Kropotkine citait les compagnies internationales de chemins de fer, l'organisation de la Croix-Rouge, où seuls les accords entre les techniciens faisaient des merveilles. Tout ce qui se fait en marge de la direction gouvernementale ou étatique est, inconsciemment presque toujours nettement anarchiste.

Quand Quenay voulut savoir quelle part prenait et devait prendre l'Etat dans l'organisation économique de la vie sociale, il en arriva à sa fameuse devise : « Laissez faire, laissez passer ! » parce qu'il découvrit que les forces humaines, l'initiative constante, l'esprit d'invention, la pression des besoins étaient les grands moteurs de toutes les créations. La France sortait pourtant de la longue période colbertienne que caractérisait une intervention forcenée de l'Etat dans l'économie.

Dans les neuf dixièmes de leur existence l'immense majorité des hommes, y compris nos pires adversaires, sont des anarchistes qui s'ignorent. Car ils n'agissent pas dans tous les actes de leur vie, dans toutes les situations, à toutes les minutes parce que la loi, les codes, les règlements leur imposent telle ou telle attitude, mais parce qu'en eux-mêmes, dans leur conscience, dans leur cœur, dans leur sentiment du devoir, de loyauté, de droiture, dans leur pitié pour les faibles, dans leur amour du bien et du beau, ils trouvent l'inspiration de leur conduite et la satisfaction morale qui les récompense.

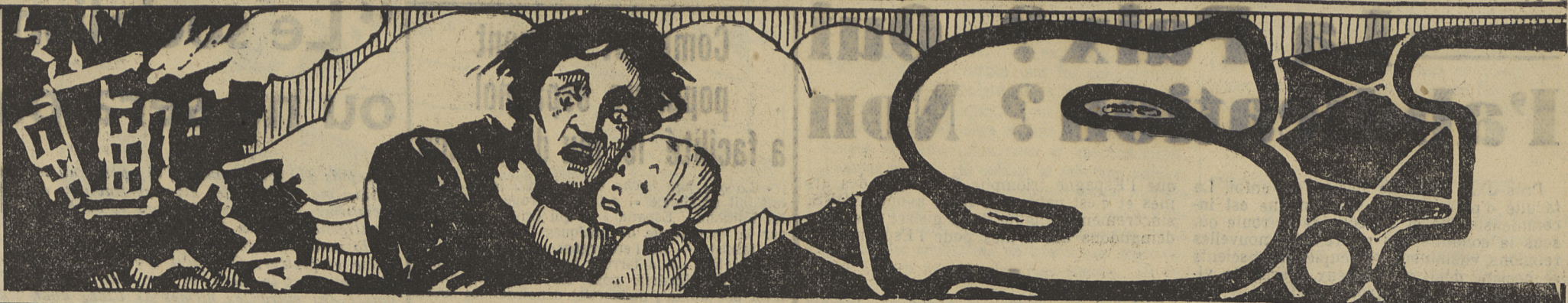
Mais plus anarchistes sont encore ceux qui, comprenant le mal d'un appareil autoritaire dirigeant la société, réduisent les constructions d'ensemble à un appareil technique qui resterait dans les mains et au sein de la société.

(Voir suite en 6^e page.)

Si le souffle ardent de juillet 1936 anime de nouveau les antifascistes espagnols, tout va changer.

FRANCO N'A DONC PAS PARTIE GAGNÉE.

Mais qu'attendent les ouvriers français pour agir en faveur de leurs frères d'Espagne ?



SOLIDARITÉ INTERNATIONALE ANTIFASCISTE. - Siège central: 26, r. de Crussol, Paris (II*) - Tél. Roq. 73-96. - Chèque postal Faucier 596-03

Les antifascistes unis de nouveau en Espagne

La malfaisance bolcheviste

Réponse à des calomnies

La Solidarité Internationale Antifasciste subit depuis deux mois une attaque en règle du Parti communiste français, de ses filiales et de tous ses militants bien gagés. Si nous avions échoué dans notre tentative ; si S. I. A. n'était devenue la forte organisation que vous avez faite, camarades, on nous laisserait tranquilles. Il ne nous déplaît donc point d'être ainsi pris à partie puisque cela sous-entend que notre organisation se porte à merveille et qu'elle atteint de plus en plus ses buts.

Nous désirons quand même répondre à certaines calomnies déversées contre nous, ne serait-ce que pour rassurer les rares amis de la S. I. A. que pareils mensonges émanent.

Les bolchevistes font courir le bruit que notre Comité de Patronage serait des plus fictifs, qu'il aurait été composé sans l'autorisation de la plupart de ses membres.

Nous affirmons que tous les membres du Comité de Patronage de la S. I. A. ont donné individuellement leur adhésion audit comité ; que tous savaient à quoi s'en tenir avant de le faire, puisqu'ils s'étaient auparavant entretenus, tous, sans exception, avec le secrétaire de la S. I. A., notre camarade Lecoq. C'est tellement vrai, ce que nous disons là, que la plupart des membres du Comité de Patronage ont, soit écrit dans les pages de la S.I.A., soit pris la parole dans les réunions organisées par elle.

Dans leur presse, et selon leur humeur, les bolchevistes, attaquant S. I. A., déclament : D'où vient l'argent ? Où va l'argent ? Ils ne se rendent pas compte qu'une formule contredit l'autre, et qu'il nous suffit de les opposer l'une à l'autre pour démontrer la canaillerie de nos accusateurs. Pauvres accusateurs, d'ailleurs, qui ont reçu de toutes les mains, qui ont barboté dans toutes les mangeoires et qui sont, au surplus, vendus corps et âme, à Moscou.

Tout argent qui nous est remis est toujours avoué par nous. Nous déclarons, contrairement à la légende, que nous n'en recevons pas d'Espagne. Nous venons au secours de l'Espagne, nous n'en recevons aucun secours.

Toutes les sommes dont nous disposons sont utilisées à l'entretien des 215 enfants de Liens (dépense d'environ 25.000 fr. par mois) ; à l'envoi de vivres en Espagne. Elles nous permettent d'affirmer de temps en temps, pas souvent que nous le voudrions, notre solidarité aux proscrits politiques réfugiés en France ; elles nous procurent le moyen aussi de faire toute la propagande que nous connaissons, et c'est surtout là où le bât blesse le plus nos nacos qui dépendent de compter pour abriter les masses, mais voudraient nous interdire d'administrer notre contre-poison.

Pour confirmer ce que nous avançons concernant les fonds mis à notre disposition, nous reproduisons ceci qui est tiré du bulletin officiel de la S.I.A. internationale : « La section française, en plus de couvrir intégralement tous les frais nécessités par la colonie des petits orphelins de Liens, dans laquelle il y a plus de 200 enfants, envoie fréquemment en Espagne des expéditions de marchandises, lesquelles contribuent d'une façon effective au soutien du peuple espagnol en lutte contre le fascisme. »

Les communistes utilisent un article de Jean Longuet, au cours duquel ce dernier motive comme il le peut son refus de participer au dernier grand meeting de la S. I. A. Nous n'avions indiqué Longuet comme orateur qu'après que les camarades de la Fédération Socialiste de la Seine nous eurent affirmé qu'il serait des nôtres. Mais il y a une chose que Longuet ne cite point : c'est qu'il ne se dégonfla que lors que l'ambassadeur d'Espagne à Paris lui eût téléphoné.

Faut-il maintenant nous défendre d'être des trotskistes ? Les trotskistes ont leur place dans la S. I. A., mais bien peu n'y adhèrent encore, certains même la combattent et le plus grand nombre participent plutôt à la vie du S. I. L. Les trotskistes sont donc loin de diriger S.I.A.

S. I. A. espagnole n'aurait été créée, toujours selon les mêmes calomnieux, que par une minorité de la C. N. T., alors qu'elle fut par la C. N. T. tout entière, par la F. A. I. tout entière, outrées de la politique partisane du Secours Rouge espagnol. Et S. I. A. française a vu le jour par la suite, à la demande expresse de la S. I. A. espagnole, de la S. I. A. internationale, et également de la C. N. T. et de la F. A. I.

Tout est mis en œuvre par les staliniens dans le but de nous nuire. N'ont-ils pas

annoncé que Jouhaux et Guiraud avaient publiquement démissionné de la S. I. A. C'est faux et nous mettons au défi les propagateurs de telle nouvelle d'apporter de Guiraud et de Jouhaux le moindre démenti de notre S. I. A. ; nous ne prétendons pas qu'ils ne font pas tout pour l'obtenir.

Dans les autres colonnes de cette page, vous aurez la preuve que ni Guiraud, ni Jouhaux n'ont condamné notre action, au contraire.

S. I. A. française a fait, et continuera de faire, toute la propagande nécessaire en vue d'obtenir la libération de tous les camarades espagnols emprisonnés dans les prisons de Madrid, de Valence, de Barcelone et d'ailleurs, ce qui n'a pas l'heur d'enthousiasmer nos bolchevistes qui osent écrire que pas un antifasciste n'est enfermé dans les geôles républicaines d'Espagne, que celles-ci ne retiennent que des gens de la cinquième colonne, des agents de Franco.

Pourtant, nous avons entre les mains un rapport de la C. N. T. (régionale de la Catalogne) qui proteste parce que 2.500 de ses adhérents sont emprisonnés. Pourtant, la C. N. T., s'efforçant, face au péril, de refaire entre les antifascistes l'union sacrée, pose comme première condition l'élargissement des prisonniers antifascistes.

Et nous pourrions ainsi, de la même façon, réduire à néant les mille et une saletés répandues sur notre organisation. Mais nous devrions employer toutes les colonnes de cette page à cette besogne et nous nous y refusons. Les bolchevistes ne désarmeront jamais, puisque nous dévoilerons constamment leurs turpitudes, puisque toujours nous défendrons l'esprit de liberté contre la malfaisance des dictatures ; faudra-t-il, en ce cas, perdre sans cesse notre temps, notre argent, à répondre à leurs insanités ? Non, n'est-ce pas ?

Alors, camarades, en avant pour la S. I. A. !

"Le Matin" s'en mêle

Et il fait chorus avec les bolchevistes pour demander où la S.I.A. prend l'argent qui lui sert à éditer les belles affiches que l'on voit partout.

Sur quatre colonnes en première page, composition en gros caractères et sans signature, « Le Matin » s'en prend aux « anonymes » qui ont rédigé la dernière affiche de la Solidarité Internationale Antifasciste. Apprenons donc à ce journal vertueux que nous ne faisons rien, à la S.I.A., sous le couvert de l'anonymat, et que les responsables de l'affiche, en l'occurrence notre secrétariat, déclarent au « Matin » qu'ils sont à sa disposition pour toutes « explications ».

Jouhaux, Belin, Guiraud, Torrès, Moro-Giafferri s'affirment en faveur de l'amnistie en Espagne

Paris, le 8 mars 1938.

Monsieur le Président et cher camarade,

J'aurais souhaité pouvoir accompagner personnellement la délégation de la Solidarité Internationale Antifasciste qui se rend à Barcelone, pour vous entretenir de la question de l'amnistie. Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché d'être avec mes camarades.

Au moins vous demanderai-je de bien vouloir accueillir cette lettre personnelle. Elle vous traduira les sentiments d'une très importante fraction de la classe ouvrière française.

Celle-ci, selon moi, comprend et approuve l'action de votre gouvernement en faveur d'une armée républicaine unie, disciplinée, soumise à un commandement unique et seul responsable devant les autorités légales.

De même, la classe ouvrière française reconnaît la nécessité de rapprocher et d'unifier les organisations ouvrières espagnoles. Dans les circonstances que rencontre la République espagnole, l'unité ouvrière s'impose avec une grande force. Ici, la nécessité commande.

Mais en même temps, cette opinion ouvrière que j'invoque croit très sincèrement, et de la manière la plus désintéressée, que la discipline sera moins volontaire, que l'union sera plus difficile si quelque acte irréparable venait à être consommé. C'est pourquoi nous venons vous demander, de la façon la plus pressante, de

Contre l'infâme Franco Pour la liberté de tous

Les camarades Georges Pioch, Marceau Pivert, Louis Lecoq, Jean Nocher, Henri Grandjean, Auguste Largentier qui devaient se rendre en Espagne pour y réclamer l'amnistie en faveur des antifascistes incarcérés, et qui ne purent remplir complètement leur mission pour les raisons déjà indiquées, viennent d'adresser au président Négrin la lettre dont on prendra ci-dessous connaissance.

Les avocats Moro de Gafferri et Henri Torrès, qui auraient désiré se joindre à la dite délégation mais en furent empêchés, écrivent également à Négrin ; firent de même les militants syndicalistes Gaston Guiraud et René Belin ; le secrétaire général de la C. G. T., Léon Jouhaux, voulut également participer à l'action si humaine de notre S. I. A. et il intervint, à son tour, auprès de Négrin afin d'appuyer la démarche de notre délégation.

Nous donnons dans cette page, par la publication de ces lettres, la preuve que nous n'avons rien que nous ne puissions immédiatement prouver. La canaille bolcheviste va en faire sûrement une maladie.

LE SECRETARIAT DE LA S. I. A.

P. S. — Au moment de boucler notre page la nouvelle, que nous attendions impatientement depuis quelque temps, nous parvient que tous les secteurs antifascistes ont refait de nouveau l'union devant le danger. Union pour l'action. Union pour la liberté de tous. Pareil événement se passe de commentaires. Il permet de tout espérer.

AU PRÉSIDENT NEGRIN

Cher citoyen,

Deux fois annoncée, deux fois remise, notre délégation n'a pas jugé, en fin de compte, utile de partir au moment où tant de devoirs impérieux s'imposent à notre activité, ici en France, pour une Espagne ouvrière crucifiée.

Nous trouvons, toutefois, dans l'horreur des événements qui bouleversent votre chère et malheureuse Espagne, qui amènent Franco et ses massacreurs aux portes de Barcelone, motif à légitimer encore plus la demande de notre S.I.A. En effet, comment votre gouvernement pourrait-il garder de nombreux antifascistes en prison alors que les exigences d'une guerre civile cruelle à l'extrême, dévouée d'hommes, commande impérieusement l'union de tous les antifascistes espagnols ? Cette union, pour être sérieuse, solide et durable ne peut se concevoir que dans la liberté, dans le respect des organisations qui y participent. L'amnistie en faveur des emprisonnés politiques doit être, en conséquence, à l'origine de la paix que tous les secteurs antifascistes espagnols désirent signer afin de pouvoir faire à Franco une guerre implacable et vite libératrice. La C.N.T. est de cet avis qui, réclamant, en raison du péril franquiste, sa place

dans tous les postes de direction, veut auparavant que lesdits prisonniers soient libérés.

On nous apprend que depuis 15 jours, vous relâchez par paquets ceux pour lesquels, nous intervenons si, chaleureusement. Nous en prenons acte, mais, nous excusant d'insister, nous vous prions d'aller jusqu'au bout et de décréter l'amnistie, l'amnistie totale, réparatrice, l'amnistie qui n'oubliera aucun des nôtres, des vôtres, dans les geôles.

Pas de demi-mesures, citoyen Négrin, qui laisseraient tout en question. Nous vous demandons d'accomplir un acte qui soit à la hauteur des actes que le courage, l'héroïsme et le sacrifice des militants espagnols firent si grands.

Et comptez sur nous — que vous amnistiez ou non les antifascistes enfermés — pour nous opposer à ce que Franco vous fasse égorger tous. Comptez sur nous pour lancer ici un S. O. S. puissant et retentissant en faveur du peuple antifasciste espagnol dans la détresse.

Agréez, citoyen Négrin, nos salutations révolutionnaires.

Marceau PIVERT, Georges PIOCH, Jean NOCHER, Auguste LARGENTIER, Henri GRANDJEAN, Louis LECOQ.

Alarme ! Dans nos sections

Les plus courageux des hommes vont périr par notre faute

La situation est grave, très grave, là-bas, en Espagne ! De redoutables périls y menacent les antifascistes.

Leur cause est-elle tout à fait perdue, comme le laissent entendre un peu partout les diplomates de métier ?

Au dernier moment — vingt mois trop tard — les antifascistes du monde entier, mais ceux de France en particulier, ne vont-ils point réagir, rougir de leur lâche abandon, et fournir à nos vaillants camarades espagnols de quoi manger, de quoi se battre avec succès ?

Il y a une chose tout de même que nous ne pourrions tolérer : C'est que Franco puisse anéantir tout à fait Madrid, Valence, Barcelone. C'est qu'il puisse librement faire assassiner tout un peuple sans défense, sans défense suffisante face à ses monstrueux armements.

Front populaire n'as-tu pas assez trahi ?

C. G. T. n'as-tu pas capitulé suffisamment ?

Il y a encore en Espagne des révolutionnaires qui ont survécu à vingt mois d'une lutte âpre et sanglante ; la mort est là qui les guette. Ne va-t-on point les sauver ? Bondir à leur secours ?

Honte à nous ! Honte à l'humanité tout entière si demain ils périssent.

Réunions et Permanences de la S.I.A.

XVIII. — Réunion d'information, mercredi 6 avril, à 20 h. 30, 42, rue Véro. Orateurs : Jaquier et Frémont.

BAGNOLET. — Grand meeting, jeudi 7 avril à 20 h. 30, au cinéma Bagnole-Palace. Orateurs : Georges Pioch, Doutrou et Jean Nocher.

LES LILAS. — Permanence tous les mercredis de 21 h. à 23 h., 10, rue de la République.

STAINS. — Assemblée générale, jeudi 7 avril à 20 h. 30, chez Fredo, Boul. Maxime-Gorki.

VERT-GALANT. — Assemblée générale, samedi 9 avril, à 20 h. 30, salle Jarry, avenue du Chemin de fer, au Vert-Galant (Vaujours).

PONTOISE. — Grande réunion, samedi 6 avril, à 20 h. 30, salle de l'Hôtel de la Gare ; orateurs : Patoni, Doutrou, Charrier, Jaquier, Georges Pioch.

ALGERIE. — La tournée de conférences filmées faites par Huart au bénéfice des camarades d'Espagne, commencera au début de mai. Les camarades de l'intérieur des trois départements susceptibles d'organiser une conférence filmée sont invités à se mettre en rapport d'urgence avec le secrétaire de S. I. A. Nord-Africain, 6, rue Lacaude, à Alger.

Enfin, Huart terminera par un vibrant appel à l'action contre la pourriture fasciste.

Nos fascistes essayèrent de réagir : l'un d'eux demanda la parole. Le plan était clair : provoquer des discussions et faire tourner la conférence en queue de poisson. Huart fit remarquer que cette soirée avait pour but la solidarité envers des orphelins et qu'il ne permettait à personne de la saboter. La meute fasciste eut beau hurler, menacer, elle dut s'incliner et quitter les lieux.

Les films furent alors se dérouler devant l'assistance, nombreuse. Une magnifique collecte d'adhésions cette soirée, dont les résultats sont superbes à tous égards.

Un petit merci, tout de même, aux fascistes, pour les quelques centaines de francs qu'ils durent verser à la caisse.

AIMARGUES. — La journée du 20 mars avait débuté dans un malaise impossible à décrire. Plein de jeunes gens affluèrent de partout dans notre petite localité pour se rendre à l'église ; les uns arrivaient à bicyclette, d'autres par cars. Quelque temps après leur arrivée nous leur montrâmes leur dessin qui était de manifester dans la rue en faveur du fascisme.

A un certain moment des camarades virent un curé saluer à la fasciste et l'entendirent crier : Vive la guerre. Il était accompagné d'une trentaine de fascistes qui déguerpirent avec lui lorsque nous protestâmes.

Cet incident nous ayant écorché nous fîmes une contre-manifestation à la suite de laquelle 14 compagnons sont inculpés. Ils seront défendus par M^{rs} Tallade et Bedos du barreau de Nîmes et M^{rs} Henry Torrès. — Le secrétaire de la section d'Aimargues de la S. I. A.

Gaston Guiraud.

Paris, le 9 mars 1938.

Camarade Lecoq.

En réponse à la lettre du 7 mars, je t'informe que j'adresse la lettre dont il est question directement aux organisations syndicales espagnoles pour qu'elles la transmettent sans publicité.

Jouhaux.

FALAISE

Malgré le caractère d'improvisation de notre soirée du mardi 14, notre réunion, filmée avait attiré un public nombreux et sympathique.

Ce résultat fut acquis grâce au dévouement et à l'activité des bons camarades antifascistes de Falaise, qui surent organiser rapidement la conférence et placer un nombre de cartes suffisant à assurer le succès matériel de la soirée.

Huart fit un exposé complet de la situation en Espagne, de l'évolution du fascisme dans le monde et des dangers de guerre qui menacent les peuples. Jusqu'à présent, notre antifascisme a manqué de cohésion, de sens pratique et de virilité.

L'organisme capable de souder toutes les bonnes volontés, de coordonner leur action et lui donner une forme pratique et efficace n'existait pas. Il existe maintenant : c'est la S. I. A., dont le succès va grandissant chaque jour. Puis, après avoir dépeint la situation tragique de l'Espagne antifasciste, l'orateur fit un chaleureux appel à l'action et à la solidarité.

Les films montrèrent le succès habituel ; une collecte faite à la sortie démontra, par l'importance de la somme recueillie, combien les auditeurs étaient de cœur avec nous et nous approuvaient.

LIVRY-GARGAN

Le mercredi 16, nous étions à Gargan-Livry ; disons tout de suite, car il faut être franc, que ce fut loin d'être un succès.

Nous connaissons les difficultés particulières de la région parisiennaise où le public est sollicité de mille façons ; pourtant, avec du temps et de la méthode, surtout de la ténacité, nous pourrions réussir. Il faut placer les cartes à l'avance ; commencer ce travail de placement un mois, six semaines à l'avance, mais l'effectuer.

A Gargan, cela n'avait pu être fait, faute de temps, et les résultats furent mauvais.

Soulignons le geste du propriétaire de la salle, qui nous remit 100 francs pour nos petits orphelins.

CARENTAN

La conférence faite dans cette ville le lundi 21 restera dans le souvenir des auditeurs ; cette soirée fut un de nos plus magnifiques succès, tant par le nombre d'auditeurs réunis que par l'échec complet de la tentative de sabotage faite par les Croix de feu de l'endroit.

En effet, cette région de la Normandie, travaillée par les agents de La Rocque et ceux de Dorgères, compte parmi les propriétaires fonciers et les bourgeois pas mal de Croix de feu et de chevaliers vertes.

Pour la circonstance, ils avaient mobilisé, non seulement à Carentan mais aussi dans les environs. Tout ce petit monde avait été mis au courant de leurs intentions : ils devaient empêcher l'orateur de parler, s'emparer du bureau et dissoudre la réunion.

Rien de tout cela ne s'est produit. Nos fascistes, qui pensaient être les plus nombreux, s'aperçurent que la population avait répondu en masse à notre appel. Cela les incita au calme. Huart put donc faire sa conférence dans le plus grand silence, coupé cependant parfois par le grognement vite étouffé de quelque fasciste durement agacé. Notre camarade soulagé, particulièrement, nous fit des bombardements des villes ouvertes et déclara que ceux qui sympathisaient avec l'auteur de ces crimes : Franco, ne pouvaient être que des fous ou d'ignobles crapules.

L'immense majorité de la salle applaudit ces paroles avec vigueur. Enfin, Huart termina par un vibrant appel à l'action contre la pourriture fasciste.

Nos fascistes essayèrent de réagir : l'un d'eux demanda la parole. Le plan était clair : provoquer des discussions et faire tourner la conférence en queue de poisson. Huart fit remarquer que cette soirée avait pour but la solidarité envers des orphelins et qu'il ne permettait à personne de la saboter. La meute fasciste eut beau hurler, menacer, elle dut s'incliner et quitter les lieux.

Les films furent alors se dérouler devant l'assistance, nombreuse. Une magnifique collecte d'adhésions cette soirée, dont les résultats sont superbes à tous égards.

Un petit merci, tout de même, aux fascistes, pour les quelques centaines de francs qu'ils durent verser à la caisse.

AIMARGUES. — La journée du 20 mars avait débuté dans un malaise impossible à décrire. Plein de jeunes gens affluèrent de partout dans notre petite localité pour se rendre à l'église ; les uns arrivaient à bicyclette, d'autres par cars. Quelque temps après leur arrivée nous leur montrâmes leur dessin qui était de manifester dans la rue en faveur du fascisme.

A un certain moment des camarades virent un curé saluer à la fasciste et l'entendirent crier : Vive la guerre. Il était accompagné d'une trentaine de fascistes qui déguerpirent avec lui lorsque nous protestâmes.

Cet incident nous ayant écorché nous fîmes une contre-manifestation à la suite de laquelle 14 compagnons sont inculpés. Ils seront défendus par M^{rs} Tallade et Bedos du barreau de Nîmes et M^{rs} Henry Torrès. — Le secrétaire de la section d'Aimargues de la S. I. A.

Gaston Guiraud.

Paris, le 9 mars 1938.

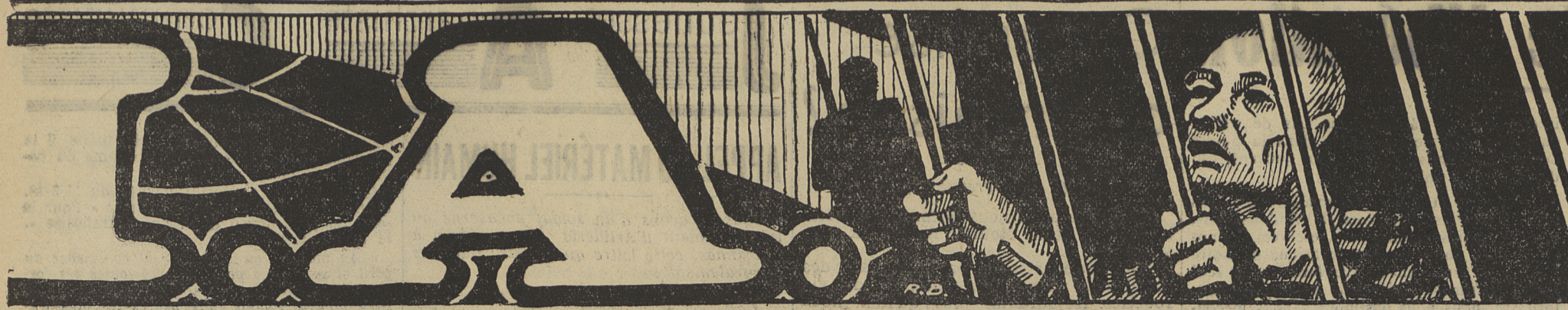
Camarade Lecoq.

En réponse à la lettre du 7 mars, je t'informe que j'adresse la lettre dont il est question directement aux organisations syndicales espagnoles pour qu'elles la transmettent sans publicité.

Jouhaux.

ATTENTION !

Un nommé Jean Mas, se disant milicien espagnol, a estampé des camarades à Marseille, Lyon, Paris et dans la Nord. Le recevoir comme tel, et se méfier qu'il ne change d'identité.



SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA. — Secretaria : 26, r. de Crussol, Paris (11) - Tél. Roq. 73-96 - Chèq. Post. : Faucier 596-03

S.I.A. en el concepto de un combatiente

Solidaridad Internacional Antifascista no es uno de esos movimientos de opinión que se forman alrededor de cualquier acontecimiento anecdótico, para quedar reducidos con el tiempo a simples recordatorios de la idea que los inspirara. S.I.A. ha venido a satisfacer una necesidad sumamente sentida en esta época en que las agrupaciones voluntarias o forzadas de los hombres, amenazan con atrapar a los caracteres independientes entre sus tupidas mallas.

La marea del proselitismo acaparador se extiende por los pueblos. El fascismo, sobre todo, que es una concepción falsa y anacrónica de la sociedad, porque tiene por base la anulación del individuo en provecho exclusivo y perenne de determinadas autarquías que pretenden personificar el Estado, se cree lo suficientemente poderoso para desafiar al mundo. Ha elegido una época que al parecer ha de serle propicia. Aprovechándose del malestar económico de los pueblos, y robustecido por las múltiples ambiciones que la paz de Versalles dejó sin satisfacer, cree llegado el momento de las represalias. Y se dispone a sembrar la muerte de nuevo por la tierra.

Urge, por lo tanto, levantar las gentes contra esa inminente amenaza de exterminio. Ya no basta sólo con que los gobiernos democráticos se apresuren por medio del rearme a ganar el tiempo que emplearon en conjurar el peligro, sirviéndose de la diplomacia. Hay que despertar en todos los hombres, capaces de serlo, un sentimiento de solidaridad antifascista, que no sea exclusivamente pasivo, extático — por no decir cristiano —, renunciador a la lucha que se avecina, sino que cada uno de los que lo informan debe tomar parte directa en ella con arreglo a sus posibilidades.

Las avanzadillas de la libertad que ya entraron en choque con las del fascismo en tierras españolas, necesitan el apoyo solidario, organizado, de todos los hombres que ansían vivir libres en cualquier rincón de nuestro planeta.

S.I.A. los llama bajo su lema

que es airón de combate, por haberse iniciado en los campos de batalla, pero que está influido también por el espíritu universal y humano que la Revolución francesa reveló a los pueblos.

Es, por lo tanto, una manifestación de convivencia social, en la que el claro concepto que de la justicia y el derecho tienen los latinos, no se ha bastardeado con pesadas fórmulas de brutal autoritarismo y esclava sumisión, cuyos orígenes arrancan de la selva.

No es una mística nueva que va a oponerse a la de los totalitarios. Es la suprema aspiración del hombre que quiere vivir por sí solo, como un pequeño universo armónicamente colocado entre los demás seres de su especie, y unido a ellos por los lazos de la solidaridad. Sólo que en estas circunstancias necesita un denominador común que dé expresión a sus convicciones, de acuerdo con las de quienes espontáneamente se colocan a su lado : **Antifascismo**. He aquí el concepto que no es simple negación, sino factor positivo y decisivo para la paz humana.

Cada uno de nuestros semejantes que se sienta movido por un impulso interior de repugnancia ante los crímenes, las ofensas, las amenazas y los chantajes del fascismo, ha de estar forzosamente de nuestra parte. Porque ya no es posible que la razón única facultad humana por la que vale la pena de vivir, tenga que verse cada día más sometida a las exigencias de la fuerza bruta ; ni que el hombre haya perdido aquellos resortes vitales por los que se creía capaz de reaccionar ante toda suerte de agresiones. La conciencia violentada de la especie ha de levantarse contra ese proceso de ignominia.

Y poniendo a contribución la inteligencia y la voluntad de todos los antifascistas que se han de agrupar en nuestras filas, para impedir el crimen más atrevido de la Historia, responderemos en la forma adecuada que se merecen y por todos los medios posibles.

V. Garrido.

Los que arrancan carteles

Frente a la situación trágica que atraviesa la población antifascista española, la S. I. A. ha hecho un esfuerzo desesperado y pegado 10.000 carteles cuyo texto han podido conocer nuestros lectores en el número último de este periódico.

Este texto no podía ser más elevado, más impregnado de humanidad. Nada había en él que pudiese molestar a ninguna de las fracciones en lucha, ninguna alusión partidista. Se planteaba el problema antifascista por encima de las tendencias, se hablaba únicamente de la España nuestra, en la cual no hemos querido, en cuanto a las acciones de socorro, hacer diferencias ideológicas de ninguna clase.

Pedíamos, y seguimos pidiendo, **ARMAS Y TRIGO PARA ESPAÑA**. Para toda la España leal, para todos sus combatientes, para los trabajadores de todas las tendencias que luchan contra el fascismo, para todas las mujeres y todos los niños que tienen hambre.

Y ni siquiera esto, en la situación desesperada que atravesamos, merece el respeto de los que ponen, ante toda otra consideración, los intereses de su partido, y su odio africano a cuanto no se somete a su voluntad.

Los esbirros de ese partido han arrancado en ciertas partes de la región parisense esos carteles. Los han perseguido con una saña bestial. Y no se daban cuenta de que, al arrancarlos, era también un poco de carne de mujeres y de niños antifascistas que desgarraban.

No nos sorprendemos ya. Demasiadas cosas hemos visto de parte de esa gente. Tal vez sea útil que consten esas infamias para que los hombres sanos que están con ellos se desengañen. Pero con todo, no podemos

reprimir el asco en nuestros labios. Nosotros no les impedimos enviar lo que quieren, ningún obstáculo ponemos a su acción de solidaridad. Al contrario, nos alegramos de que vayan a España sus camiones cargados de víveres, aunque sepamos que los distribuyen solamente a quienes responden a su criterio, a sus órdenes que a menudo van dirigidas contra otros antifascistas.

Nos alegra toda ayuda, venga de donde venga. Y es que, por encima de todo, somos sinceramente antifascistas, deseamos verdaderamente el triunfo contra Franco, y cuantos esfuerzos se hagan reciben nuestro aplauso. Ellos, los que arrancan los carteles de la S. I. A., y sobre todo los que los mandan arrancar, desean ante todo su triunfo propio. Lo demás no les importa.

¿Protestar? No sabemos si vale la pena. Hay una clase de mentalidad cerca de la cual toda acción de carácter moral es ineficaz, no hace mella. Porque la moral es para ellos un lastre del que se han librado hace tiempo. Pero en fin, hay también los que no sirven para esbirros, y que no se servirán de ellos para tales menesteres.

Estos, tal vez, se darán cuenta. Se darán cuenta de que los que arrancan los carteles de la S. I. A. no arrancan los de los fascistas, no arrancan los de la reacción, los de las formaciones reaccionarias de todas clases, los de las instituciones católicas que están con Franco, pero a quienes « tienden la mano », los de los partidos que hacen campaña por la victoria del fascismo en España y en Francia.

Y la vergüenza los hará tomar tal vez la posición que corresponde a todo hombre que tiene el respeto de sí mismo.

Unidos mas que nunca !

¡ Unidos más que nunca ! ¡ Unidos como nunca ! Unidos a la vida y a la muerte ! Jamás las circunstancias históricas atravesadas por un pueblo han dado tanta fuerza a una expresión a menudo empleada, pero sin tanta realidad trágica que la justifique.

El enemigo avanza. No podemos saber si será detenido o no. Ignoramos cual será el resultado final de su esfuerzo. Ignoramos también cuales son nuestras posibilidades de reacción. Pero la cierto es que sólo en la mancomunidad de los esfuerzos y del heroísmo, podemos poner la mayor esperanza.

Esta mancomunidad no ha existido todavía. Tocamos ahora las consecuencias del sabotaje prolongado, hecho por todos los gobiernos sin excepción, al frente de Aragón. Si se hubiera dado a ese frente las armas que él reclamaba, cuando las reclamaba, el enemigo habría sido ya derrotado.

Pero los odios partidistas han podido más que el afán de evitar a España el ultraje, el martirio del fascismo. Las luchas políticas nos han dividido como ocurrió durante la primera República, como ocurrió después de la campaña napoleónica. Entonces recaímos en el oprobio, y nuestro pueblo gritó « Viva las cadenas ! » no por servilismo, sino por cansancio de tantas luchas intestinas.

Parece que las lecciones de la historia no han servido a los hombres que tienen en mano el timón de nuestra nave. Aun siguen en las cárceles los que derrotaron al fascismo el 19 de julio ; son más numerosos los presos antifascistas que los fascistas. Si por desgracia, mañana, los ejércitos de Franco tomasen Barcelona, están en libertad los individuos de la Lliga, los organizadores, los jefes locales y los sub-jefes, conservadores y monárquicos, para organizar inmediatamente la matanza de los hombres y de las mujeres que han demostrado su antifascismo.

Tales hechos no pueden infundirnos optimismo. Porque demuestran una pequeñez de espíritu incompatible con la gravedad de estos momentos. Como la demuestra la desigualdad de armamentos de que han sido víctimas, en la generalidad de los casos, y hasta ahora, las tropas confederales.

La unión antifascista la buscan con ahínco, con desesperación las organizaciones que más a la izquierda están en la España leal. Han abandonado para esto su ideario, sus principios, sus ideas. Lo han aceptado todo. Si los demás hubiesen dado un paso semejante hacia ellas, habría verdaderamente un frente antifascista con probabilidades de triunfo, a pesar de lo grave de la situación.

Lo más terrible, ha llegado la hora de decirlo a los gobernantes actuales de España, para que enmienden sus faltas si no quieren que mañana la historia les pida cuentas, lo más terrible es esta ofensiva llevada a cabo con más arte y más decisión contra la reacción avanzada del antifascismo que contra los fascistas mismos.

Porque, si se hubiera colaborado sinceramente, si se hubiera suministrado armas al frente de Aragón en lugar de emprender, sobre el del Centro, ofensivas como la de Brunete, que nos ha costado 65.000 bajas sin ganancia, si todas las existencias y los pertrechos bélicos tan estúpidamente derrochados hubiesen sido utilizados allí donde podían rendir fruto y a pesar de la filación de los vencedores, España no estaría en el grave trance en que se encuentra hoy.

Recordamos estos hechos porque estamos seguros de que si se siguen produciendo, nada puede esperarse. Y las circunstancias son tan graves, tan decisivas es el momento, que no es posible mentir, disimular la verdad, haciéndose así, por silencio, cómplices de los que han observado esta conducta.

Unidos más que nunca significa que los gobernantes actuales deben proveer de armas a los combatientes que más las necesitan y que más pueden rendir con ellas, din distinción de ideologías.

Unidos más que nunca significa que ningún frente debe sabotear al otro, que todos deben ayudarse mutuamente, y luchar con sincronismo para distraer fuerzas del enemigo e impedirlo la concentración sobre un solo punto.

Unidos más que nunca significa que también en la retaguardia deben ser respetadas todas las tendencias y que las persecuciones contra los que han luchado cuando tantos perseguidores actuales se escondían medrosamente, han de cesar.

Estas son las condiciones de la victoria. Lo demás es engaño. Y después de los centenares de millares de existencias que esta guerra nos ha costado, no tendría perdón ante la historia quien facilitase con estos procedimientos la victoria del enemigo.

FEDERACION
DE COMITES ESPANOL
DE ACCION ANTIFASCISTA

Cambio de local

Debido a las proporciones cada día más considerables que adquiere nuestro servicio de envío de paquetes y donativos, y con el fin de reorganizarlo en las mejores condiciones de buen rendimiento para mayor satisfacción de nuestros adherentes, y sin afectar los gastos, ha sido transferida nuestra sede a los locales que nos servían de garage, después, de adaptados a nuestras necesidades. Por consiguiente, rogamos a todos nuestros CC. RR. : CC. LL., camaradas adherentes y simpatizantes, amigos, corresponsales, y, de una manera general, a todos los que se interesan por la obra que venimos realizando se sirvan tomar buena nota, y dirigir todo lo que concierne esta Federación, sea correspondencia, paquetes, donativos, etc., etc., a nuestra nueva dirección

16, boulevard des Albères, 16
Perpignan (P.-O.). Teléfono : 20-26
Los fondos deberán mandarse como antes a : Garrec Frederic. Compte chèques postaux N° 216, 46, Montpellier.

Cataluña y nosotros

Casi todo Aragón se está concentrando sobre Cataluña. Los habitantes de las ciudades y de los pueblos de las tres provincias aragonesas huyen ante la invasión, perseguidos por los aviones que asesinan, como de Málaga a Asturias, como de Bilbao a Santander, a las mujeres y a los niños.

Cataluña tenía ya un millón de refugiados. Cataluña no produce alimentos suficientes para mantenerse normalmente. Ahora va a tener el doble de población que en tiempo normal, y la quinta parte de los alimentos que necesita.

¿Comprendéis lo que esto significa en lo que nos atañe ?

Cataluña debe ser ayudada, ante todo por nosotros. Y nosotros debemos exigir la apertura de la frontera.

PASIVIDAD INTERIOR

He salido solo con algunos rasguños del bombardeo de Barcelona. Bombardeo sin precedentes en la historia. Por lo menos, los técnicos militares de Italia, de Alemania y otras partes saben ahora el poder destructor de sus bombas, de sus torpedos aéreos, de sus explosivos.

Lo que ha sido esto, amigos, no puede decirse. Se habla oficialmente de ochocientos y tantos muertos. Nosotros creemos que hubo unos mil quinientos, si no más.

Los edificios han muerto, al derribarse, a tantas personas como los explosivos. Muchos de los caídos no lo deben a haber sido tocados por alguna parte sólida de metralla, cascos o esquirlas, sino a la deflagración de los gases, al desplazamiento de la atmósfera. Este desplazamiento ha sido tal que han reventado centenares de cortinas metálicas bajo la acción de bombas que estallaban muchas veces a cincuenta metros de distancia. Y si las cortinas metálicas han reventado así, podéis suponer lo que ha ocurrido con los pulmones de los hombres, de las mujeres y de los niños. Muchos han reventado, también, por la acción a distancia de los explosivos.

Que el mundo deje cometer estas monstruosidades, es lo que no comprendemos. La civilidad, la sensibilidad parecían haberse desarrollado en la raza blanca, en todas las razas que creíamos evolucionadas. Pero todos callan. Dejan exterminar a los españoles. El egoísmo humano es más fuerte que todo. O estamos atravesando una época de decadencia que no suponíamos podría venir.

Francia se levantó para protestar cuando fue fusilado Francisco Ferrer. Francia y América del sur, y en Bélgica, en Inglaterra, en Italia, en todas partes hubo manifestaciones, mítines. La protesta pública fue también grande cuando el asunto Sacco-Vanzetti. Y sin embargo, se trataba de dos existencias solamente. De dos existencias y del principio de la justicia, que era más importante aún, es verdad. Pero en España también se trata del principio de la justicia, atropellado en una escala gigantesca, y de millones y millones de vidas.

PASIVIDAD EXTERIOR

Vengo a lo que me proponía tratar. Hemos sido ametrallados, inundados de explosivos cuya potencia es diez veces mayor que la de los que se empleaban en la última guerra. Y contra esto, si nada ha hecho la opinión fascista internacional, nada ha hecho tampoco nuestro gobierno.

Nuestro gobierno, que vino a Barcelona no sabemos para qué fines, debería, por lo menos, haber organizado la defensa de la ciudad. Y no se levantó, durante los tres días que duró el bombardeo, un solo avión de caza.

Pudieron los fascistas matarnos a su sabor. No eran muy numerosos sus aviones, y habría sido fácil echarlos. Pero esperamos en vano. Nuestra « glosiosa » quedó inmóvil seguramente porque se dieron órdenes para esto, pues no dudamos de que tenemos aviadores dispuestos a jugarse la vida para desempeñar el papel que han aceptado.

Se ha dicho que como operaba en el frente de Aragón, la aviación estaba demasiado lejos para venir. Pero con aviones que andan a quinientos kilómetros por hora, esta afirmación es un cuento. En cuarenta y cinco minutos, nuestros aviones se habrían plantado en Barcelona, y habríamos evitado ese hecho tremendo que quebranta los nervios más sólidos y tiene sobre la población una repercusión moral deprimente.

Uno llega a preguntarse si es eso que se busca. Porque, ¿cómo es que ante las manifestaciones populares se mandaron, al día siguiente, aviones de caza gracias

Barcelona prepara un 19 de julio ampliado.

Pero está en condiciones infinitamente peores.

Dos cosas se imponen : el respeto a los mejores combatientes,

Y LA AYUDA NUESTRA.

Notas desde España

a los cuales no volvieron los de bombardeo?

Pasividad internacional. Pero pasividad oficial también. Y que nos resulta bastante sospechosa.

EL ESFUERZO DE RECONSTRUCCION

Hace poco, dió en Barcelona una conferencia el catedrático de la Escuela de Arquitectura de Madrid, Teodoro Anasagasti.

Se refirió a los daños causados por los bombardeos de la ciudad. Tanto han sido esos daños que ha sido necesario organizar, desde hace dieciséis meses, los técnicos y obreros del servicio de socorro de bombardeo.

Estos obreros están divididos en equipos que montan una guardia permanente. Hay para esta labor dos mil obreros dirigidos por cincuenta técnicos.

Hasta la fecha de esa conferencia, se había prestado auxilio en 6.300 casos. Hubo días en los cuales quedaron destruidos por los obuses y las bombas 350 cuartos.

No sé cómo quedará Madrid cuando terminemos la guerra. No sé tampoco cómo quedará Barcelona, que empieza a sufrir una suerte idéntica. Pero el caso es que las cifras aportadas por el citado catedrático son terribles, y nos hacen entrever cual será la obra que deberá realizarse cuando la lucha esté decidida.

Una de las cosas que agravan la situación, es la acumulación de gente. No solamente se ha reducido el número de viviendas, pero ha aumentado el de las personas que viven en las ciudades. A pesar de las evacuaciones, Madrid tiene hoy doscientos mil habitantes más que al empezar la guerra. Porque debieron concentrarse los que acudían de las provincias invadidas.

Puede comprenderse las dificultades en que nos encontramos. El enemigo se propone arrasar nuestras ciudades para vengarse, si no puede conquistarlas. En la guerra pasada, indignó que el gran cañón alemán, la Berta, bombardeara París en forma permanente. Ahora no indigna que tantos cañones y aviones nos bombardeen.

Todo el mundo duerme. Los gobiernos y los pueblos. La opinión pública internacional demuestra una insensibilidad cada vez.

Sólo recibimos muestras de apoyo de las fracciones de vanguardia, y aun en proporción menor, de acuerdo a sus fuerzas. Sólo S. I. A. se da plenamente, lo da todo. Y lo dará hasta que hayamos reconstruido la última casa destruida por la metralla fascista.

ANTIFASCISTA.

S.I.A. en España

Leemos en Fragua Social :
SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA

con la cooperación del Comité Unificado de la Industria de Hostelería, Cafés, Bares y Anexos mañana domingo, día 27, en todos los hoteles, cafés, bares y anexos de Valencia, se aumentará en 15 por 100 en todos los servicios. Este suplemento será destinado a las víctimas que la neutralidad fascista ha causado en nuestra ciudad.

¿ Ved como trabaja la S.I.A. en España ?

El exceso de material nos impide publicar el comentario hecho sobre el estado de cuentas que nos ha enviado la Federación de Comités Españoles de Acción Antifascista en Francia.

Aparecerá la semana próxima. Entre tanto, rogamos a esa Federación que dispense el retraso, involuntario.

Les forces de libération

(Suite de la 3^e page)

Le syndicalisme révolutionnaire est anarchiste, car il nie l'Etat, il nie l'autorité politique et veut l'organisation de l'économie par les travailleurs eux-mêmes. Du reste, historiquement, il est issu en tant que théorie, de Bakounine et de ses disciples.

Le coopératisme est anarchiste, puisqu'il veut changer la société par une nouvelle organisation de la répartition et de la production, et que la vie sociale soit dirigée par les assemblées de coopérateurs.

Anarchistes sont encore, au sens politique du mot, la majeure partie des groupements récemment formés, dont l'intéressante équipe de J.E.U.N.E.S., qui remplace l'Etat par l'organisation technique des fonctions sociales.

Et enfin, anarchistes sont certains socialistes, qui, instruits par l'expérience russe, cherchent le moyen de réaliser le socialisme sans Etat.

Fondamentalement nous sommes tous d'accord. Nous voulons le socialisme par l'union directe des forces économiques. Et je demande pourquoi nous sommes divisés, pourquoi nous nous combattons, pourquoi nous ne tâchons pas de nous comprendre, de nous unir, de créer la grande force de liberté qui donne à l'humanité une possibilité d'émancipation.

Oui, je sais : la guerre des mots subsiste. Les paroles nous divisent beaucoup plus que la pensée. Pour les autres tendances, les anarchistes sont des rêveurs insubstantiels ou des brouillons impénitents. Pour trop d'entre nous, tout ce qui ne s'appelle pas anarchiste est fondamentalement autoritaire. Mais objectivement, aucune de ces deux définitions n'est exacte. Il est explicable que l'on nous considère comme des rêveurs ou des brouillons, parce qu'un extrémisme verbal, le désir d'originalité, les réactions sporadiques contre la société ont énormément contribué à répandre cette interprétation. Il est explicable que nous nous méfions, car le manque de définition catégorique au sens politique contribue à créer des équivoques.

Mais nous sommes à un tournant de l'histoire où tous les malentendus qui séparent les forces allant par des chemins parallèles et tendant au même but, doivent être dissipés, si nous ne voulons pas sombrer dans la plus épouvantable des tragédies. L'anarchisme militant a repris conscience du contenu socialiste de sa doctrine. Il ne se perd plus maintenant dans les sentiers détournés, il ne s'attarde plus à respirer le parfum de la fantaisie, il ne remplace pas le secondaire par l'essentielle.

Avant tout, par-dessus tout, il veut réorganiser la vie économique de telle sorte que l'exploitation de l'homme par l'homme soit impossible, que la production soit subordonnée aux besoins sociaux. Il veut le faire par le concours de tous les organismes également nécessaires, qui ont été créés dans des buts plus ou moins vagues, plus ou moins précis, de socialisation future. Il veut que les techniciens, délégués par les producteurs, par les consommateurs, et responsables devant eux, orientent le travail au bénéfice de tous.

Que veulent donc les groupements que j'ai cités, sinon exactement la même chose ? Et pourquoi, au lieu de continuer à nous combattre en rabâchant de vieilles formules, en nous jetant à la face des mots différemment

interprétés, ne tâchons-nous pas de puiser dans l'essence de nos idées, dans la pureté de nos intentions, les liens qui peuvent, qui doivent nous unir ?

Socialisme et liberté, socialisation sans Etat : tout est là. Nous le voulons tous, nous le désirons tous, mais esclaves de nos haines, de notre incompréhension, de notre petitesse d'esprit chacun voulant être le seul guide, victimes au fond de la psychose autoritaire, nous nous obligeons à nous méconnaître, à nous cantonner dans nos petites forteresses ou dans nos bastions, à être, chacun de son côté, les seuls guides, et cela nous condamne à disparaître tous en cas de bouleversement social.

Isolément, nous ne pouvons rien. Unis, il nous serait facile de constituer la force de l'avenir. Je dis que nous devons le faire. Il ne s'agit pas seulement de nous : tout être, tout groupement humain a le droit de se suicider. Mais quand on sent vivre en soi la flamme sacrée qui pousse à servir l'humanité, il est des problèmes qui nous dépassent et qui nous imposent une conduite.

Nous n'avons pas le droit, nous tous qui voulons le socialisme dans la liberté, de trahir l'espèce humaine. Nous avons, devant elle une responsabilité magnétique qui consiste à faire tout pour qu'elle sorte du brouillard capitaliste et étatiste dans lequel elle est enlisée. Cette responsabilité doit être prise, nous devons en comprendre la suprême importance, et agir d'après sa gravité.

Pour nous, anarchistes, il est aisé de se mettre d'accord avec un coopératiste, tant qu'il ne subordonne pas le principe et le but de sa doctrine à des moyens tactiques révélés insuffisants pour implanter la société que rêvaient les pionniers de Rochdale. Il nous est facile de travailler avec un syndicaliste, tant qu'il ne s'acharne pas à faire tenir toutes les activités sociales dans le seul organisme syndical. Rien ne nous empêche d'accepter les nouveaux organismes que les fonctions nouvelles imposent. Il ne s'agit pas d'ériger en dogme une conception formelle, mais d'utiliser, dans la mesure où la vie le réclamera, toutes les formes de groupements et d'activités.

C'est ce qu'il nous faut comprendre. C'est ce que nous proclamons dans l'ample synthèse du socialisme libertaire. Si nous n'avons pas la largeur d'esprit, l'élévation morale et l'intelligence pour briser toutes ces barrières, et pour harmoniser, non pour détruire, tous ces moyens, ne parlons pas de transformer la société. Nous ne sommes que de misérables pygmées incapables d'accomplir cette tâche gigantesque.

Emanciper l'homme, sauver l'humanité ! Libérer l'individu de l'asservissement autoritaire, de la monstrueuse machine de l'Etat ; donner à notre espèce la possibilité de jouir de tous les biens qu'elle crée, de tout ce qu'elle accumule pour nous, au cours des millénaires, dans l'effort et dans la souffrance, tant de générations.

Le reste n'est que poussière. Nous avons les matériaux pour construire le monde nouveau, nous les avons dans nos forces qui stupidement se méprennent, et dans la prédisposition actuelle et éternelle de la nature humaine.

Saurons-nous en profiter ? Préférons-nous mourir

MAX STEPHEN.

Couardise ou trahison ?

(Suite de la première page)

On espère ainsi nous intimider. On fait erreur. On pense étouffer notre voix : on se trompe.

Nous n'appartenons pas à la race des trembleurs : nous ne sommes pas des girouettes. Aujourd'hui plus qu'hier nous sommes et demain plus qu'aujourd'hui nous serons des antimilitaristes, des internationalistes, des pacifistes, des « sans-patrie ». Et la guerre fut-elle à nos portes, notre position reste la même, notre langage ne change pas, nos convictions demeurent inébranlables.

Nous dressons contre la guerre tous ceux et toutes celles qui, sous n'importe quelle latitude, ont un cœur sensible, une raison saine, une conscience droite et une volonté robuste.

A tous nous disons — et il n'est pas difficile de le démontrer — que la guerre est à la fois la pire des folies et le plus odieux des crimes.

Nous combattons le mensonge et l'absurdité des patries que la soif de domination des puissants et l'insatiable cupidité des « nantis » opposent les uns aux autres. Etudiant le passé et nous projetant sur l'avenir, nous observons la course évolutive qui, de l'individu au couple, du couple à la famille, de la famille à la tribu, de la tribu nomade à la sédentaire ; puis, des agglomérations primitives au village, à la cité, à la province, à la nation, le cercle s'élargissant toujours, pousse l'humanité vers l'« international », vers l'« universelle ».

D'ores et déjà nous adressons un pressant appel à toutes les victimes d'un régime social basé sur le principe d'autorité qui confère aux uns le droit et le pouvoir de commander, tandis qu'il impose aux autres le devoir et le place dans la nécessité d'obéir, et nous disons aux déshérités de toutes les races et de tous les pays qu'ils souffrent des mêmes inégalités et des mêmes injustices, qu'ils sont courbés sous le même joug, voués aux mêmes détresses matérielles et aux mêmes souffrances morales ; qu'ils sont, les uns et les autres, opprimés par les maîtres de l'Etat et exploités par les détenteurs du Capital.

Nous leur enseignons que, ne se connaissant pas, ils n'ont rien à se reprocher mutuellement, qu'ils n'ont ni provocation ni défi à relever, ni vengeance à exercer, ni haine à assouvir. Nous leur répétons que, communiant dans la misère et l'esclavage, ils doivent aussi communier dans la pensée et l'action.

Nous leur apprenons que les frontières tracées, non par la nature mais par le sabre des conquérants, et dans lesquelles les peuples sont parqués comme des troupeaux, disparaîtront sous l'effort de leur révolte concertée, desquels se rendront compte qu'il n'y a, d'un bout de la planète à l'autre bout, que deux patries : celle des maîtres et celle des serviteurs, celle de ceux qui possèdent tout et celle de ceux qui ne possèdent rien.

Et, pour finir, nous adjurons les travailleurs de partout de constituer, en face de l'internationalisme des privilégiés, l'internationalisme des déshérités, celle-ci ayant pour mission d'abattre celle-là.

Cette guerre est la seule, nous l'affirmons hautement, à laquelle peuvent et doivent se préparer et, le moment venu, se consacrer pleinement tous les opprimés et tous les exploités, sans distinction d'âge ni de sexe, de nationalité ni de race.

A toute autre guerre, quel qu'on dise, quel qu'on fasse, quel qu'il arrive, ils ont le devoir de dire « Non ! »

Tel est notre langage. Il est clair, il est précis. Il ne pourrait différer que si nous cessions d'être des anarchistes et, pour ma part, j'ai la certitude que, lorsque, par le cœur et par la raison, par l'observation pertinente des faits sociaux, par l'étude approfondie des événements et des causes qui les déterminent, on est devenu anarchiste, il est impossible qu'on cesse de l'être.

Ce que, face à la guerre, nous disons, vous l'avez dit aussi, socialistes, communistes, travailleurs syndiqués.

Pourquoi ne le dites-vous plus ? — Est-ce couardise ?

Pourquoi dites-vous le contraire ? — Est-ce trahison ?

SEBASTIEN FAURE.

La comédie continue

Le P.C.F., pour dégager sa responsabilité des incidents de Buffalo, a accusé les « agents trotskistes » et « provocateurs » la solda d'Hitler » d'être les auteurs de la « sérend » à Jouxhaux.

Quelques organisations reprennent à leur compte ces affirmations intéressées.

A qui fera-t-on croire qu'il aurait suffi d'une poignée de « trotskistes » pour imposer sa dictature aux nombreux adhérents du P.C.F. qui se trouvaient à Buffalo ?

Bien étrange également, ces « provocateurs » ! qui sifflent Jouxhaux et écoutent religieusement Hénaff et Raynaud.

Tous les ordres du jour et les résolutions ne changeront rien à ce fait : Jouxhaux a été sifflé par ceux qui, n'osant passer à l'action, veulent faire supporter la responsabilité de leur venulerie par le secrétaire général de la C.G.T.

VIEN DE PARAÎTRE :

YVON

L'U. R. S. S.
telle qu'elle est
(préface d'André Gide)

Un vol. grand in-8 de 288 pages 28 fr.

Adresser les commandes au Libéraire, 9, rue de Bondy, Paris.

Chèque postal Scheck, Paris 487-78.

Jeunesse Anarchiste Communiste

APPEL AU MATÉRIEL HUMAIN

Nous recevons d'un soldat enrégimenté au 182^e Régiment d'Artillerie en garnison à Vincennes, cette lettre que nous publions intégralement :

Chers camarades de la J.A.C.

Depuis le mois d'octobre 1936, je suis à Vincennes au 182^e R.A.L.T. Marié et père d'un enfant, je reçois de l'administration militaire, une allocation quotidienne de 6 fr. 50 (juste de quoi acheter le pain et le lait de mon gosse). Inutile de vous dire combien la vie est dure pour nous trois avec cette aumône dérisoire.

Dans les régiments de la région parisienne, nous sommes une grande quantité à connaître cette situation. Beaucoup, même, ont deux enfants, certains davantage et l'allocation par enfant est de 3 francs. Un père de trois enfants touche donc 12 fr. 50 par jour.

Ceux d'entre nous qui étaient chômeurs au moment de leur incorporation subissent, maintenant une situation plus terrible encore. Nous, encore, nous savions déjà, bien que très jeunes, ce qu'est la misère. Mais voir ses enfants sous-alimentés, malades est une chose bien plus douloureuse. Il y a deux mois environ nous avons été réunis pour assister à une conférence donnée par un chef d'escadron du régiment.

Le sujet traité était la dénatalité en France.

Le brave commandant nous a parlé de la faiblesse de notre pays. Il faut faire des enfants, beaucoup d'enfants, pour que la France soit forte et puisse vaincre les autres puissances.

L'appel fut pathétique : « Un soldat français déclare le « quatre filles » vaut trois soldats allemands, mais l'Allemagne et son allié l'Italie veulent nous envahir et pour sauver notre pays il faut que tous les français fassent leur devoir. Pendant plus d'une heure nous avons dû subir les exhortations de ce grand Français qui, lui, n'a pas d'enfants comme vous le devinez.

On nous demande de nous sacrifier ! Nous qui pendant deux années sommes obligés d'aller, contre notre volonté servir nos exploitateurs.

On nous demande de faire des enfants pour qu'on les laisse crever en temps de guerre.

Et tout cela se passe sous un gouvernement de Front populaire !

Voilà le résultat de l'action de ceux qui nous avaient fait tant de belles promesses (éducation du temps de service pour les hommes mariés, abrogation de la loi de deux ans, etc.).

Beaucoup de ceux qui sont partis au régime pleins d'espoir, ont maintenant compris.

Lorsqu'ils reviendront, ils seront à vos côtés dans les rangs de la J.A.C. pour lutter contre le militarisme, le fascisme.

A. P. (2^e canonnier.)

Les jeunes ne sont pas prêts pour la tuerie...

Décidément, on aura tout vu !
A l'heure où il devrait éduquer ses membres, préparer le prolétariat de ce pays à se dresser contre la guerre, à lutter pour la fraternité universelle des opprimés contre leurs oppresseurs, le parti communiste français prépare les travailleurs à l'accepter, sous le prétexte de combattre le fascisme.

Non content de créer dans les masses la psy-

chose nécessaire pour une nouvelle tuerie, il la proclame « nécessaire » et se réclame du patriotisme le plus profond.

On en a vu, dans l'Humanité du 14/3/36, Florimond Bonlieu écrit sous le titre : « Pour le salut du pays, union de la nation française ». Je cite textuellement :

« Au moment où le peuple a conscience du péril et se montre prêt à tendre toutes ses forces, à coordonner toutes ses énergies, et à faire preuve, comme aux heures les plus tragiques de son histoire, de son dévouement, à la cause sacrée de la Nation... »

Voici encore mieux :

« ... Dans ces conditions, quel est donc le patriote sincère, quels sont donc les authentiques fils de la France qui ne se sentiraient pas soulevés, inquiets, angoissés, et ne considéreraient comme indispensable l'Union de la Nation Française, pour sauver la Patrie en danger... »

Le « Jour », le « Petit Journal », ne feraient pas mieux.

Où est-il le temps où le P.C. clamait : « Les prolétaires n'ont pas de patrie » — et où les guillottes étaient baptisées (sans succès à l'époque) « de Guillotines de Vaches » ? Aujourd'hui, on est fier d'être Français et les assassins au service de l'Etat sont devenus — ô divine métamorphose — les vénérés défenseurs de la France républicaine et démocratique !

Voici encore un ultime témoignage :

« Les communistes — mais nous revendiquons l'honneur, et nous avons la fierté — ce sont précisément ceux qui font preuve de l'amour le plus profond, et le plus raisonné de leur magnifique pays... »

« ... Les communistes, mais ce sont précisément ces hommes éclairés (sic), conscients (sic) du danger qui, les premiers, ont démontré l'urgence nécessaire de l'union du peuple de France, et de la véritable réconciliation française. »

M. Bonlieu, ex-officier, fait vraiment bon marché de la peau de la jeunesse ! Cette jeunesse, qui n'a dans la guerre et commençant seulement à vivre, ne veut pas crever dans la guerre.

Jeunes ouvriers, affirmez par l'action votre ferme volonté de ne pas voir se renouveler une boucherie, dans laquelle tous les travailleurs, tous les jeunes seront entraînés, et feront encore les frais de l'opération.

Groupes-vous autour de la J.A.C., et luttuez avec elle :

Contre les 2 ans ;
Contre l'Union Sacrée ;
Contre la Guerre Impérialiste.

CHRISTIAN-MARTIAL.

A propos de notre Revue

La J. A. C. aura sa Revue. Les militants la veulent, les sympathisants la désirent. Nous n'irons pas contre leur volonté. Qu'ils trouvent ici l'assurance qu'ils ne seront pas déçus. Notre Revue paraîtra : belle, vivante, attrayante, utile, en un mot, bien faite. Elle ne sera non pas seulement la Revue de la Jeunesse Anarchiste Communiste, mais aussi celle de tout le mouvement anarchiste-communiste.

C'est pourquoi, contrairement à l'annonce parue dans le Bulletin intérieur de la J.A.C., elle ne paraîtra pas le 1^{er} mai. Notre désir de ne pas faire quelque chose de « mesquin » ou de « rare » nous a fait retarder la date de parution de quelques mois. Tous nos camarades et amis nous comprendront et seront d'accord avec nous.

Paraitre... Nous en avons les moyens. Notre premier numéro était assuré. Mais après, allions-nous, avec les mois d'été, être mis dans l'obligation d'en suspendre la parution. Qu'étaient pensés nos souscripteurs et tous ceux qui jettent leurs efforts aux nôtres ? Ils nous auraient reproché de ne pas avoir suffisamment envisagé nos possibilités, d'avoir agi dans un moment d'emballlement. Ils nous auraient reproché notre jeunesse, ses élans hâtifs et irréfléchis. Ils auraient eu raison.

La Revue de la J. A. C. paraîtra donc le 1^{er} octobre telle que nous la désirons.

Mais d'ici là, pas un camarade ne refusera son effort. La bonne volonté ne suffit pas ; il faut aussi avoir les moyens... Nous en reparlerons en attendant que chacun y pense.

J. A. C.

SAVEZ-VOUS QUE...

ABONDANCE AGRICOLE

Depuis un certain nombre d'années, des économistes et des journaux qui défendent l'idée d'une production étendue à la mesure des possibilités naturelles et techniques, et d'une distribution des produits aux grandes masses de la population, font allusion à l'abondance.

Est-il vrai que l'homme possède, en puissance, cette abondance, et qu'une transformation économique et sociale adéquate permettrait de la faire passer dans les faits ?

Si l'on considère la question du point de vue industriel seulement, et sans s'attarder à un aspect, une région particulière de ce domaine, une gigantesque production d'objets fabriqués paraît pouvoir en un temps relativement proche, être réalisée dans nos pays d'Europe et en Amérique.

Mais, pour ce qui est d'une abondance agricole, les éléments dont on doit tenir compte dans le problème sont tout autres, et l'humanité devra, il semble bien, berner ses espoirs à la suppression des réelles misères de la faim, à l'obtention d'une nourriture satisfaisante, en qualité comme en quantité, pour la multitude des hommes, multitude à la prolifération de laquelle il faudra bien vite tracer des limites.

De brèves indications touchant à l'agriculture et aux besoins de la France et des Etats-Unis, nations dont la productivité agricole fut assez souvent célébrée, apporteront au sujet quelque précision.

Les récoltes de froment de 1932, 1933, 1934 ont été, en France, vantées par la presse comme exceptionnellement abondantes. Or, de semblables récoltes furent de 1880 à 1914, neuf fois égales ou dépassées, et assez nombreuses furent les années d'après-guerre où la production française de froment en était peu différente. Cependant, on peut déclarer qu'il n'y eut pas en France d'abondance véritable de blé. Années de belle récolte et saisons défavorables se mêlent, et la nécessité, pour parer à ces dernières, de constituer des réserves, diminue d'autant la quantité allouée à la consommation. On peut citer comme insuffisante récolte de blé, celle de 1937, qui fut en France nettement déficitaire.

Le choix de terrains plus favorables, l'amélioration des techniques ne peuvent, dans notre pays, apporter qu'une assez faible augmentation de la production du blé.

Si l'on envisage, non plus seulement les récoltes de blé, prises ici comme exemple, mais la production agricole dans son ensemble, des obstacles s'opposent de même à la réalisation de l'abondance.

Deux auteurs américains Stiebeling et

Ward, ont estimé qu'un régime alimentaire souhaitable désigné par eux sous le nom de régime large, nécessite, pour être fourni à toute la population des Etats-Unis, la culture de 135 millions d'hectares. Or, les cultures alimentaires n'occupaient alors (1933) dans la nation que 110 millions d'hectares. D'après Stiebeling et Ward, il y a, aux U.S.A., environ trente millions de sous-alimentés.

Le Président Roosevelt déclarait, en 1937, « qu'un tiers de la population est mal logée et mal nourrie ». Ce qui ne l'empêcha d'ailleurs nullement de promulguer, ces temps derniers, le décret d'application de la nouvelle loi agricole qui vise à diminuer les surfaces où blé, maïs et riz sont cultivés. Ne faut-il point, avant toute autre chose, éviter l'abaissement des prix ?

POUR LES GROUPES D'USINES

Prendre note :

Réunion samedi 2 avril, à 15 heures, au LIBERTAIRE, des camarades travaillant dans la METALLURGIE, P.T.-T. et TRANSPORTS.

Réunion lundi 4 avril, à 18 heures du soir, au LIBERTAIRE des camarades du bâtiment et des corporations s'y rattachant.

REUNION mardi 5 avril à 21 heures au LIBERTAIRE, des camarades du livre papier, labeur compris.

A ces réunions les groupes d'usine doivent être représentés. Les sympathisants libertaires sont cordialement invités.

L'EXPLOITE devant paraître vers le 8 avril, les camarades sont priés de régler au plus tôt les journaux pris au dépôt.

Tout ce qui concerne l'EXPLOITE doit être adressé à Roger COUDRY au LIBERTAIRE.

Les camarades s'occupant de l'EXPLOITE sont tenus d'assister aux réunions de leurs corporations énoncées ci-dessus.

Communication importante. Présence indispensable de tous. R. C.

AUX CHOMEURS

Les camarades chômeurs de la Région Parisienne sympathisants libertaires sont cordialement invités à la réunion des chômeurs qui aura lieu le jeudi 7 avril, au Libéraire, 9, rue de Bondy, à 16 heures.

REUNION ET CONFERENCE DE LA SEMAINE

Paris XIV^e **JEUDI 31**

Café de l'Autobus, 77, rue de la Voie-Verte, 77.

LA GUERRE EST A NOS PORTES

Orateurs : Frémont, Barzangette, Berger.

Suresnes Salle des Fêtes

Cités-Jardins, à 20 h. 30.

POURQUOI

NOUS NE TENDRONS JAMAIS LA MAIN AUX CATHOLIQUES

Orateurs : Dautreux, Coudry.

Colombes Chalet du Cycle

Boulevard Valmy

LA GUERRE EST A NOS PORTES

Orateurs : Servant, Patorni.

Bicêtre **VENDREDI 1^{er} avr.**

A 20 h. 30, Mairie de Bicêtre, Salle du bas

LA GUERRE EST A NOS PORTES

Orateurs : Barzangette, Patorni, Montell.

Paris III^e et IV^e Salle des Jeunesses

Républicaines,

10, rue Dupetit-Thouars, à 20 h. 30

LA GUERRE EST A NOS PORTES

Orateurs : Coudry, Pedron, Hainer.

Alfortville Café Moureaux,

37, rue des Camélias, à 20 h. 30.

L'ANARCHIE, DOCTRINE SOCIALE

Orateur : Frémont.

Paris XX^e **MERCREDI 6**

A 20 h. 30, salle Georges, 142, rue des Pyrénées.

LA GUERRE EST A NOS PORTES

Orateurs : Frémont, Barzangette, Raoul.

Rueil-ville A 20 h. 30, salle Gondart, 152, av. Paul-Doumer.

POURQUOI

NOUS NE TENDRONS JAMAIS LA MAIN AUX CATHOLIQUES

Orateurs : Servant, Dautreux.

Paris IX^e et X^e **JEUDI 7**

A 20 h. 30, salle des Deux-Hémisphères, faïce de la mairie du 10^e arr.

LE PROGRAMME DE L'UNION ANARCHISTE

Orateur : Pedron.

Tous les camarades sympathisants sont invités pour la formation d'un groupe.

Corbeil-Essonnes rue Oberkampf.

A 20 h. 30, salle de l'Artiste Cinéma,

LA GUERRE EST A NOS PORTES

Orateurs : Dautreux, Servant.

Blanc-Mesnil **VENDREDI 8**

A 20 h. 30, salle Logé, 105, av. Henri-Bar

PARIS-BANLIEUE

PARIS-XI-XII

Déjà le développement du « Libéraire » dans l'arrondissement, nous envisageons une plus vaste diffusion.

Si modeste qu'elle paraisse, la tâche apportée à l'édification de la Cité la pierre d'angle, qui sera peut-être le soutien le plus vrai de l'édifice en chantier qui est notre lutte contre la guerre. Il appartient à ceux qui savent que notre idéal est juste de soutenir la presse qu'ils ont voulu et qu'ils veulent garder; un devoir impérieux naît de cette situation.

Lecteur, sympathisant de ce journal même, il faut le comprendre. Rien ne peut être vain de ce qui est écrit, si modeste que soit la plume. L'écrit, qui est notre idée, peut être un moyen de lutte.

Lecteur de ce journal révolutionnaire, sympathisant, fait partie de notre Fédération. — Pour le Groupe : **Platte.**

PARIS-18

Le groupe a organisé le vendredi 25 mars un meeting public sur le sujet : « Nous ne tendons jamais la main aux catholiques ». Une centaine de personnes assistaient à cette réunion malgré la concurrence d'une réunion communiste.

Nous avons constaté un progrès dans le nombre des assistants et surtout des tout nouveaux venus. Après un exposé de Lorio dénonçant la malversation de la religion, et déclarant que la tradition révolutionnaire n'est pas la résignation, mais la révolte constante de l'individu contre l'oppression de l'injustice, d'où nécessité de venir vers les anarchistes. Patoxi fit un procès extrêmement intéressant, bourré de preuves, des mensonges que l'on relève à chaque ligne des saintes écritures; son exposé fut suivi avec une attention constante et il n'y eut aucune contradiction.

Perceau de la « Lumière » et du parti socialiste vint très courtoisement dénoncer le danger qui commence par la main tendue et se termine par l'union sacrée; éloigné des autres sur la gauche, il avait, au contraire, se fit la question de la liberté, un amour fervent de la liberté et de l'éducation des masses, éducation dont le parti socialiste fait trop bon marché.

Divers auditeurs demandèrent la parole : à retenir les déclarations d'un Alsacien qui demanda à Thorez de déposer sa proposition de loi pour supprimer le budget du culte en Alsace-Lorraine afin d'alimenter la cause, pour la retraite des vieux qu'il réclame avec tant d'insistance.

Une collecte faite en faveur du « Libéraire » rapporta trente francs. Lorio en quelques mots protesta contre l'interdiction de notre meeting du 21. — Le Groupe du 18 : **Lorio.**

GENTILLY-BICETRE

Sont-ils tous d'accord ?

Jusqu'à ce jour nous avons toujours respecté les affiches des autres groupements, même s'ils ne pensent pas comme nous. Il faut nous rendre à l'évidence, cet esprit libertaire n'est pas répandu à Bicêtre et Gentilly, puisque aussitôt nos affiches collées, elles sont, par ordre, déchirées ou recouvertes par les communistes.

Ainsi même l'appel pathétique du peuple espagnol (CNT — UGT) luttant étroitement unies et succombant sous les coups du fascisme national n'a pas trouvé grâce devant leur sectarisme de courtisans, puisque les grandes affiches de la S.I.A., si lues et si commentées partout, ont été décollées et le soir de leur collage. C'est l'œuvre de M. et Mme Meignien, gérants du travail municipal, et de 4 ou 5 de leurs amis qui ont été surpris dans leur triste besogne à 11 heures du soir, en face de la gare de Gentilly. Ainsi, la police du front populaire interdit nos réunions contre la guerre et pour l'Espagne; la non-intervention à sens unique continue; les dirigeants démocratiques et russes continuent à alimenter le pétrole des avions italiens; les mandats de France, la famille, la patrie, la révolution espagnole agonise de ces trahisons; et les communistes détruisent les affiches dénonçant ces faits à l'opinion publique. Sont-ils donc tous d'accord contre l'Espagne révolutionnaire ?

La S.I.A. de Gentilly.

NOISY-LE-SEC

La municipalité de Front populaire a fait dans notre quartier de la Boissière un compte rendu de mandat. Dans ce quartier, la population, essentiellement ouvrière, commence à se lasser des politiciens de tous poils, car il y a eu trop de monde à la réunion, ce qui fit dire au citoyen Danjou, adjoint au maire, que les habitants étaient sûrement contents de la municipalité, du moment qu'ils ne se désengageaient pas. Il y eut une petite bagarre oratoire entre les chefs communistes et socialistes sur la nomination des délégués sénatoriaux, puis l'adhésion communiste, nous fit un discours de plus d'une heure sur son mandat, et pendant cinq minutes il nous parla de l'union sacrée nécessaire pour éviter la guerre. Il déclara ensuite qu'il voyait très bien l'Humanité à annoncer demain matin la mobilisation générale pour aller combattre en Espagne. Un de nos camarades prit la parole et déclara, en quelques mots la position des anarchistes face à la guerre, aux applaudissements de la majorité de l'assistance. En vérité, une bonne soirée de propagande pour nous.

Paul Fournier.

VOIX DE PROVINCE

AIMARGUES

Comme il fallait s'y attendre, la presse pourrie à exploité les incidents qui se sont produits dans notre localité, le dimanche 25 mars, entre factieux et antifascistes. Le « Petit Marseillais », quotidien au service de la clientèle fasciste, n'a pas été celui qui a brillé le moins fort, traitant nos camarades de chômeurs professionnels et de provocateurs. Naturellement, l'auteur anonyme (comme toujours, d'ailleurs, qui centre nos camarades, n'assistait pas aux événements. Les provocateurs ? Ce n'est pas chez nous qu'on les trouvera. Il faudrait plutôt s'adresser à ce cureton qui salue à la fasciste en traversant la place du Château. Le voilà, le véritable provocateur qui précipita les événements. Cet individu en robe se croyant en robe mousquetaire, pour saluer de la sorte ? Il nous trouva, ce mousquetaire, et il dut s'en rendre compte par la suite.

Naturellement, la police intervint, et ce ne fut pas aux antifascistes qu'elle vint prêter main forte. Certes, ce n'est pas que nous y tenions tant que ça, mais il est très pénible de voir un gendarme payé par un gouvernement Front populaire se mettre à la disposition de ceux qui combattent ledit gouvernement. En fin de compte, quatorze camarades sont inculpés pour, somme toute, avoir défendu les institutions républicaines contre la facétie fasciste.

Abel Chatellier, Elise Perrier.

ALGER

CERCLE D'EDUCATION SOCIALE

Le dimanche 3 avril, à 9 heures du matin, le Cercle instituera dans son local, 6, rue Lacanau, à Alger, une conférence sur le sujet suivant : « Le Front populaire... duperie, escroquerie... ou faillite ? »

De nombreux groupements apolitiques ou antipolitiques ont été conviés à cette réunion où les opinions de ces différentes organisations pourront librement se confronter au cours d'une discussion amicale. Les lecteurs du « Lib » et sympathisants sont cordialement invités.

Le Cercle organise également pour le dimanche 10 avril, en matinée, un grand bal, salle Cervantes à Belcourt, où un jazz de première classe scandra les évolutions des amateurs de danse et sera en même temps un régal pour les amateurs de musique. Tous auront en outre la satisfaction d'avoir participé à une bonne action, les bénéfices de cette fête devant être répartis par parts égales entre la Caisse de secours du Cercle et celle de la Solidarité internationale antifasciste. Que les amis et sympathisants se retrouvent donc en grand nombre à « Cervantes » le 10 avril. Le renouvellement des cartes de membres du Cercle, donnant droit à l'entrée gratuite du bal, s'effectuera dès maintenant à notre permanence, 6, rue Lacanau, tous les soirs, de 18 à 20 heures.

AMIENS

Attention aux « tapeurs »

Certains anarchistes d'Amiens ont été « tapés » par un certain Mas, se disant milicien de la Centurie Sébastien Faure, et qui mangeait à tous les râteliers. C'est du reste un « responsable » du parti communiste qui a mis fin à ses tristes exploits en le vendant à la police. Il y a lieu, d'autre part, de mettre en garde nos amis et nos sympathisants contre les basses combinaisons des nacos. Nul n'ignore que le parti communiste s'immisce partout et a de nombreuses filiales, à savoir : le Secours populaire de France, le Comité mondial des Femmes contre la guerre et le fascisme, le Mouvement « Paix et Liberté », le Rassemblement universel pour la Paix, etc... Une nouvelle organisation vient d'être créée se réclamant de la C.G.T., de la Ligue des Droits de l'Homme, du Centre de liaison des Comités pour le statut des Immigrés, etc. Cette organisation a pour titre : Comité national de secours aux Réfugiés politiques, et son but est d'assurer le pain et le toit aux amis de la France, de la démocratie et de la paix, chassés de leur pays par la terreur fasciste. Certains de nos camarades ont reçu de ce Comité des listes de souscription, et il ne faut pas que leur conseil de mettre au panier ces listes ainsi que les circulaires qui les accompagnent.

Ch. Legry.

DIJON

Prendre note que :

1° L'« Evénement », malgré le peu de moyens dont il dispose, a entrepris une sérieuse campagne de déboulage de crânes qui a eu le don de regrouper les isolés.

2° En profite pour annoncer que le 10 avril, à 9 heures, il organise un congrès, dans le but d'établir en commun avec tous les groupes de l'Est, proches de Dijon.

Les meetings à organiser sont :

1° Organisation de la résistance à la guerre;

2° Unité.

Besano a déjà répondu présent, mais nous comptons sur la présence d'autres groupes et individualités.

L'heure n'est pas aux discours, mais à l'action et les anarchistes, les antimilitaristes se sentent là.

Nous rappelons que toutes les semaines une causerie a lieu; chaque ami y est cordialement invité.

LYON

Notre propagande

La propagande de l'Union anarchiste à Lyon s'est accentuée, mais manque d'esprit d'organisation. Toutes les semaines, nous organisons une réunion publique dans un coin quelconque de Lyon ou de la banlieue. Ces petites réunions, faites avec des orateurs locaux, attirent peu de monde, mais, néanmoins, créent des sympathisants. Des brochures et le « Lib » y sont vendus.

Pour qu'il reste quelque chose de concret de nos réunions, il faudrait qu'un groupe de quartier se crée à l'issue de chacune d'elles. Si petit soit ce groupe, il aurait une grande utilité en simplifiant notre propagande. Ses tâches seraient multiples : accentuer la pénétration du « Libéraire » dans les milieux les plus isolés; attirer dans le coin où il fonctionnerait, etc... tandis qu'avec un seul groupe dans une ville de l'étendue de Lyon, un affichage est une affaire d'une difficulté extraordinaire. Que les camarades se mettent à l'ouvrage. Je donnerai la semaine prochaine le nom et l'adresse des coins qui voudront se débarrasser de leur propre propagande en constituant des petits groupes de quartiers. — M. Lavorel.

MARSEILLE

La Section des J.A.C. du groupe Germinal organise pour après-demain dimanche 3 avril, une sortie champêtre au Puits du Berger, collines de Mazargue, et prie tous les camarades anarchistes et sympathisants, jeunes et adultes d'y venir nombreux avec leurs familles.

Des jeux seront organisés. Bains de mer, de soleil, sport, chant.

Rendez-vous à 7 heures, trains de Mazargue (numéros 22-23), place de la Préfecture; on attendra les retardataires jusqu'à 8 heures, au terminus.

Venez-y, on s'amusera !

SAINT-ETIENNE-TERRENOIRE

Dans son dernier numéro, le « Libéraire » a reproduit une motion contre la guerre, l'union sacrée, votée par la Section locale de la S.I.A. Il y a lieu de préciser que cette motion a été approuvée par les copains socialistes de la Section de la S.I.A.

VILLEURBANNE

Au profit des malheureux gosses espagnols, la J.A.C. organise, le samedi 9 avril, à 20 h. 30, café-dançage Chardès, place Grandclément, un grand bal de solidarité, avec attractions, sauteries, tombola, et allocation de notre camarade Maurice Cesbron. Tous les lecteurs du « Lib » dans la région feront un effort pour être tous présents. D'avance, chers compagnons, merci.

FEDERATION DU NORD

Mercredi 6 avril, à 20 h. 30, salle des fêtes de la Maison du Peuple, à Saint-Quentin, conférence par Sébastien Faure.

La banqueroute de l'Eglise

Jeu 7 avril, à 20 h. 30, salle du Cinéma Savary, à Bohain, Conférence par S. Faure: Je ne crois pas en Dieu et je combats la religion.

Vendredi 8 avril, à 20 h. 30, salle du Marché couvert, à Guise. Conférence par S. Faure :

L'Eglise a menti

Communications diverses

◆ L'Union locale des Syndicats ouvriers de la Région de Livry-Gargan organise un grand gala artistique et sportif suivi d'un grand bal de nuit dans la nuit du 2 au 3 avril 1938, salle des Fêtes de la Mairie de Livry-Gargan, au bénéfice des Enfants d'Espagne et de la F. S. G. T.

Allocutions par Georges Buisson, secrétaire de la F. S. G. T., et par Bulcourt, de la F. S. G. T. ; un numéro de danses rythmiques : Willy's ; Barnett ; Mysonn ; un numéro d'escrime par les Champions de la F. S. G. T. ; Lydia Berthy ; Paule Gay ; Gym ; Briscot. Deux grands combats (lutte libre) ; Les Florimond's ; Geksky.

Cinq billets à 1 fr. donnent droit au Spectacle et au Bal de nuit. Chômeurs, 3 billets ; enfants, 2 billets.

La Muse Rouge (Groupe des Chansonniers révolutionnaires). — Les amis de la Muse et tous ceux qui s'intéressent à la propagande révolutionnaire par la chanson sont priés de réserver leur soirée du samedi 9 avril, pour assister à la goguette qui se tiendra salle du Coq, 14, avenue d'Italie (Métro et autobus : place d'Italie).

Programme : C. Aubry, G.-M. Goulé, H. Florent, J. Sènes, Aimée Morin, R. Toziny, Jane Montell, F.-H. Jolivet, L. Banvil, M. Brubach, etc., et présentation de la Muse : ce qu'elle fut, ce qu'elle doit être ; ses chansonniers, ses poètes, ses artistes. Nombreuses auditions de poèmes et de chansons. Carte d'entrée : trois francs. La Muse est à la disposition de toutes les organisations d'avant garde. Ecrire : 2, passage Trubert-Bellier, Paris (XIII).

◆ Attention ! C'est le samedi 2 avril, à 20 h. 30, qu'aura lieu la fête suivie d'un bal de nuit au profit du « Combat Syndicaliste », salle Saulnier, 7, rue Saulnier, Paris (9^e) (Métro : Cadet).

Programme : Richard et sa partenaire ; André et Henri, guitaristes ; Nirep's prestidigitateur ; Aubry ; C. Dyl ; danses populaires bulgares, par Kirko et sa partenaire ; Arabelle ; Maurice Rostand ; Une pièce en un acte de Ch. Dumord ; « Le Strapontin » ; Bully et sa partenaire.

Bal de nuit. Prix d'entrée : 6 fr. donnant droit au bal. A partir de minuit, 6 fr. pour le bal seul, pour les chômeurs et enfants, 3 fr. Au cours de la soirée, tirage de la grande tombola en faveur du « Combat Syndicaliste ».

◆ C.G.T.S.R. Michelin-Citroën. La permanence de la Section se tiendra les mercredis, de 17 à 18 heures, au café (Pont Mirabeau), 69, quai Javel.

◆ Essais et Combats, revue publiée par la Fédération des Etudiants Révolutionnaires, 11, rue Jean-de-Beauvais, Paris (5^e), le seul journal d'étudiants, pacifiste et révolutionnaire. Numéro d'avril contre l'Union Sacrée.

Petite Correspondance

◆ Cote et Demolai Cherchell. Bien reçu abonnement d'un an.

◆ Allège, La Varenne-sur-Seine. Ton abonnement se termine au numéro 611.

◆ Camarade recherche un tandem mixte. Faire offre à Félix, au « Libéraire ».

Chantier Billard

Le comité de défense inculpé

Les quatre inculpés de cette affaire, vieille d'un an, ont passé en correctionnelle Versaillais. Il y a environ trois semaines. Condamnation de principe : deux à quatre mois, deux à trois mois sans sursis.

La solidarité devra s'affirmer dans un cas comme dans l'autre. Le Syndicat des terrassiers C.G.T. voudrait-il aider ces quatre adhérents ? Enfin, que ces quatre condamnés sachent que nous les aidons de tout notre cœur, la solidarité chez nous, malgré notre petit nombre, en face des grosses organisations de la C.G.T. n'est pas un vain mot et nous ne demandons rien en remplacement. — Pour le Comité : Gandillet.

Jean MARESTAN

L'ÉDUCATION SEXUELLE

Edition revue, augmentée de chapitres nouveaux

En vente au Libéraire : 15 fr.

Franco : 16 fr. 50

LA VIE DE L'U.A.

Un certain Comité de Secours a envoyé dans les groupes de l'Union anarchiste des listes de souscription. Tout en s'élevant contre ce procédé dont le moins que l'on puisse dire c'est qu'il manque de correction, la C. A. rappelle aux groupes la décision qui fut prise à la presque unanimité à notre dernier congrès pour la formation de la S. I. A., au moment où plus que jamais l'aide à nos camarades espagnols doit s'exercer, nous demandons à tous nos militants de ne pas disperser leurs efforts, de renvoyer des listes de souscriptions purement et simplement et de porter toute leur activité pour la S. I. A., pour le LIBERTAIRE et l'Union Anarchiste.

LA C. A. DE L'UNION ANARCHISTE.

11^e et 14^e arr. — Tous les jeudis, à 20 h. 30, à l'Homme Armé, 44, rue des Archives.

15^e et 16^e arr. — Tous les jeudis, à 20 h. 30, 45, rue Moufflard, à l'Egalité.

17^e et 18^e arr. — Tous les premiers jeudis du mois, 6, rue St-Bernard, les autres jeudis au local.

19^e arr. — Tous les mardis, à 20 h. 30, 23, rue Esquirol, au local. Permanence tous les dimanches matin.

20^e arr. — Tous les mercredis, à 20 h. 30, café Eclair, Porte de Vanves.

21^e arr. — Tous les vendredis à 21 h. au Clairon, 140, avenue Emile-Zola.

22^e arr. BOULOGNE-BILLANCOURT. — Tous les mardis à 20 h. 30, chez Cuvilliez, 50, av. des Moulins, à Billancourt.

23^e arr. — Tous les mercredis, à 20 h. 30, rue des Batignolles.

24^e arr. — Tous les 1^{er} et 3^e mercredis, salle des Sans-Soucis, 100, rue Ordener. Les 2^e et 4^e mercredis salle du Petit Trou, 88, rue de la Chapelle.

25^e arr. — Tous les mardis, à 21 heures, salle Quenecq, 70, rue de Flandre.

26^e arr. — Tous les jeudis à 20 h. 30 chez Dandani, 51, rue des Amandiers.

27^e arr. — Tous les 1^{er} et 3^e jeudis de chaque mois, à 20 h. 30, chez Camille, av. d'Orléans. Présence obligatoire ; organisation de deux conférences en accord avec le groupe du 14^e arr.

28^e arr. — Tous les vendredis, à 20 h. 30, 49, avenue des Grésillons (Gemeuvillers).

29^e arr. AULNAY-SOUS-BOIS. — Tous les vendredis à 20 h. 30, Châlet des Roses, 64, avenue du Clocher.

30^e arr. BAGNOLET. — Tous les vendredis, au siège, 43, rue Hoche à 20 h. 30. Permanence le dimanche, de 10 à 12 heures.

31^e arr. BLANCO-MESNIL. — Tous les samedis, à 20 h. 30, 11, avenue de la Lili.

32^e arr. BONDY. — Tous les 2^e et 4^e vendredis du mois, 1, rue de la Régale.

33^e arr. CHAMPIGNY. — Dimanche 27 mars, à 9 h. du matin, causerie par un camarade : « Contre la guerre qui vient », salle Ferré, 5, route de Villiers.

CANTON DE CHARENTON. — Tous les jeudis, à 20 h. 30, chez Moureaux, 37, rue des Camélias, à Alfortville.

CHOISY-LE-ROI. — Tous les samedis matin, de 10 à 11 h., chez Navozat, 22, rue Jean-Jaures.

CLAMART. — Le « Libéraire » est en vente au Café Courtois, 41, avenue du Bois-de-Boulogne.

CLICHY. — Tous les jeudis, à 20 h. 30, salle de la S. I. A., salle municipale, 185, rue Henri-Barbus.

COLOMBES. — Permanence au Groupe d'Etudes Sociales, 5, av. Kreissler (rue de la Reine Henriette). Tous les samedis après-midi.

CORBEVOIE-LA GARENNE. — Tous les vendredis à 20 h. 30, chez François, 7, av. Marceau, à Corbeville.

ERMONT. — Tous les 1^{er} et 3^e samedis de chaque mois, au local habituel.

FERTÉ-SOUS-JOARRE. — Tous les premiers dimanches au local habituel.

GOUSNAINVILLE. — Tous les premiers samedis de chaque mois, au local habituel.

ISSY-LES-MOULINEAUX. — Tous les mercredis, à 20 h. 30, 21, rue Jean-Jaures-Rousseau. Vente du « Libéraire » tous les jeudis et vendredis au Métro Mairie d'Issy.

IVRY. — Tous les mardis, au Lion d'Or, 24, av. de la République, Ivry.

L'HAY-LES-ROSES. — Permanence tous les dimanches, à 10 heures, Maison Commune, 19, rue de Villégis.

LEVALLOIS-PERRET. — Tous les jeudis à 20 h. 30, café Giroux, rue Chevalier.

LIVRY-GARGAN. — Tous les premiers vendredis, à 20 h. 30, 45, avenue du Montgolfier, à Gargan.

RESERVÉE aux sympathisants le 3^e vendredi, à 20 h. 30, salle de réunion de la Mairie de Livry-Gargan.

MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Tous les jeudis, à 20 h. 30, salle de la Coopé, 11, rue de l'Eglise, 1^{er} étage.

MOUTREUIL. — Permanence tous les 2^e et 4^e vendredis du mois, à 20 h. 30, au 163, avenue du Muguet.

NOISY-LE-SEC. — Tous les 2^e et 4^e vendredis de chaque mois, au café du Siècle, maison Pige, face à la mairie.

NOISY-LE-GRAND. — Pour le groupe, s'adresser à Force, chemin des Ploches.

NOISY-LEVEILLE. — Tous les dimanches à 9 h. du matin, 107, avenue Villeneuve-le-Roi, à Choisy.

PALAISEAU. — Tous les 1^{er} et 3^e mercredis de chaque mois, local habituel.

PONTOISE. — Tous les jeudis, à 21 heures chez le Camarade Gatien, 8, place de la Harengrerie.

PRE-SAINT-GERVAIS. — Attention, changement de local. Tous les mardis, à 20 h. 30, 56, rue du Pré-Saint-Gervais, coin de la rue des Sept-Armons.

RUILLY-VILLE. — Tous les mardis à 21 h. salle Rouanet, place des Petits-Champs, à Ruilly.

SAINT-DENIS. — Tous les jeudis, à 20 h. 30, au café, 37, rue de la Chapelle, St-Ouen.

SAVIGNY-SUR-ORGE. — Le « Libéraire » est en vente chez tous les marchands de journaux.

SEVRES. — Tous les mardis à 20 h. 30, au balcon des Iles, 19, quai Gallieni.

SURESNES. — Tous les jeudis à 20 h. 30, salle du Château.

VANVES-MONTROUGE-MALAKOFF. — Tous les mercredis, à 20 h. 30, salle de la Coopé, 43, rue Victor.

VERT-GALANT. VILLEPENTE, VILLEPARIS. — Permanence tous les dimanches, à 11 h., café Dumet, avenue de la Gare. Vert-Galant et à Villeparis, café Richard, avenue de la Gare.

VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. VALENTIN. — Réunion commune des deux groupes, le dimanche 30 mars à 15 h., salle du Coteau, à Valentin. Ordre du jour très important.

VITRY. — Pour tout ce qui concerne le groupe, s'adresser à Gaspard Deters, aux Bironnelles, à Vitry.

VITRY. — Tous les mardis, à 20 h. 30, 58, rue du Génie, à Vitry.

AIMARGUES. — Pour tout ce qui concerne le groupe, s'adresser : Pinaud René, chemin de Marsillaguet, à Aimargues.

ALGER. — Tous les vendredis, à 20 h. 30, 41, rue Faidherbe.

AGEN. — S'adresser à Durrat, rue Grenouille.

ALGER. — Tous les lundis soir, de 18 à 20 heures, au local du Cercle d'Education Sociale, 6, rue Lacanau.

AMIENS. — Tous les mercredis, à 20 h. 30, salle de l'Union Coopérative, 62, rue de Beauvais Le « Libéraire » est en vente chez Grevin, 3, rue Vascoson.

ANNEDY. — S'adresser à Tavernier, 1, rue du Cardinal-de-Brogny.

ARLES. — On trouve le « Libéraire » chez Desbats, boulevard des Lices.

AVIGNON. — On trouve le « Libéraire » à la Librairie Populaire, bd Saint-Roch, Librairie Caillol, rue Bonnetière, kiosque Porte St-Lazare.

BREST. — Les 2^e et 4^e vendredis de chaque mois, réunion du groupe, Maison du Peuple, Le « Lib » est en vente au kiosque Tourville, chez Philippe, rue du Pont ; chez le dépositaire central, rue de la Mairie.

CANNES. — On trouve le « Libéraire » chez Falavel, 71, boulevard d'Italie.

CARACASSONNE. — Tous les jeudis, à 20 h. 30, au Café des Américains.

**Sans
indépendance
le syndicalisme
n'est que l'instrument
des manœuvres
politiques.**

Le libertaire syndicaliste

Les politiciens dans les syndicats

Je ne crois pas, que dans l'histoire du syndicalisme, il y ait eu une époque où la confusion fut aussi grande qu'elle l'est aujourd'hui. Les organisations ouvrières ont vécu des moments douloureux, subi de graves échecs, vu leur influence disparaître presque totalement. Mais, même aux moments où on la croyait complètement détruite, la C.G.T. n'avait jamais donné l'impression d'impuissance qu'elle donne maintenant avec sa masse de cinq millions de cotisants.

C'est que la C.G.T., n'est plus la C.G.T. Les réformistes l'ont affaibli en la détournant de la lutte des classes pour l'acquiescer dans la collaboration ; les politiciens vont la finir en voulant s'en servir pour réaliser leurs ambitions.

La classe ouvrière n'a plus d'action coordonnée. Elle va de la défense du programme de Front Populaire à une défense nationale exacerbée, elle crie : des avions pour l'Espagne mais n'envoie rien, n'agit pas par elle-même mais demande à Blum d'agir. Elle le crie aussi à Jouhaux. Mais alors que Blum hausse les épaules quand on crie : « Blum à l'action » Jouhaux, lui, se fâche et quitte la tribune de Buffalo.

Jouhaux sait (tout aussi bien que Blum) qui a orchestré ce concert. Il sait que les premiers cris (le signal en somme) sont partis de la tribune même. Il sait très bien que les auteurs sont ceux, qui en l'île, devant la tourmente prise ont craint d'avoir été trop loin et ont accusé les « trotskistes » et les éléments incontrôlables.

Car, eux, les politiciens, ils ne veulent prendre aucune responsabilité. Ils veulent bien avoir la main forcée, mais il leur faut conserver leur mine benoîte, leur posture de marquois. Ils font leurs coups en douce et quand ils font siffler quelque chose ils s'arrangent toujours pour n'y être pour rien. Si le coup réussit ça s'appelle « réaction spontanée de la classe ouvrière », s'il échoue ça se baptise « provocation intolérable ».

Il n'aurait pas été mauvais, cependant, que ce soit la classe ouvrière qui rappelle les dirigeants écologistes à la pudeur. Ils pouvaient beaucoup en faire sur le « l'Espagne ». Ils pouvaient en face de la solide agilité des fascistes, créer un mouvement puissant de solidarité ouvrière sur le plan

national et sur le plan international. Qu'ont-ils fait ? Presque rien. Ils ont palabré, proclamé la nécessité de reconsidérer les attitudes prises, plaignant les victimes, dénonçant les bourreaux.

Là s'est bornée leur action. Loin d'essayer de faire agir la classe ouvrière de façon efficace, ils l'ont laissée dans l'ignorance du drame qui se passait à côté d'elle. S'ils avaient expliqué le destin tragique du peuple espagnol, peut-être ce peuple n'aurait-il pas été abandonné. Mais homme de gouvernement, avant tout, Jouhaux n'a vu dans la guerre civile d'Espagne que le petit côté, le côté guerre nationale, le côté gouvernement.

Oui, il aurait bon que ce fût la classe ouvrière qui mit son secrétaire général en demeure de passer à l'action. La classe ouvrière n'a rien dit et les cris à l'action furent poussés par ceux-là qui n'ont aucun droit de le faire car, plus que Jouhaux ce sont des politiciens dirigeant l'action des organisations syndicales en concordance avec les intérêts du P.C.F. L'action syndicale ne peut plus — pour eux — n'avoir qu'un but : faire entrer quelques-uns des chefs aimés dans un ministère. Pour cela ils sont prêts à laisser de côté les intérêts les plus immédiats de la classe ouvrière. C'est pour cela que leur action est vaine, louvoyante, incompréhensible. Le conflit actuel des métaux en est un exemple frappant. Je laisse de côté la façon dont il a éclaté pour ne m'occuper que de son développement.

Quelques usines, d'importance différente, ont cessé le travail et occupent les locaux. Motif de la grève : Rajustement de salaires, signature de la convention collective nationale.

Gouvernement, organisations patronales et ouvrières désirent tous (du moins ils le disent) — à cause de la situation extérieure — solutionner rapidement le conflit pour éviter qu'il prenne de l'extension. Que propose le gouvernement ? Soumettre le conflit à l'arbitrage. Sa position est logique du moment que l'arbitrage est légal. Que veut le patronat ? « Que les ouvriers reprennent d'abord le travail, on verra à discuter ensuite. » Position logique, le patronat faisant passer ses intérêts de classe avant tout. Que font les organisations ouvrières ? Rien. Rien que des

délégations et des lettres au gouvernement. Elles essaient de faire de la grève une question gouvernementale alors que c'est avant tout une question de force entre patrons et ouvriers. L'enjeu est cependant de taille : signature de la convention collective nationale. COMMENT DES MILITANTS AVERTIS COMME CEUX DES METAUX PEUVENT-ILS CROIRE QUE POUR FAIRE ABOUTIR CETTE REVENDICATION, IL SUFFIRA QUE QUELQUES USINES DE LA R. P. ENTRENT EN ACTION ? LA CONVENTION COLLECTIVE INTERRESSE L'ENSEMBLE DES METALLURGISTES, ELLE NE PEUT ABOUTIR QUE SI L'ENSEMBLE DES METALLS ENTRE EN LUTTE.

Mais les dirigeants ne veulent pas étendre le mouvement, ou plutôt ils ne veulent pas en prendre la responsabilité. De graves facteurs s'y opposent, paraît-il. Situation internationale d'abord, et à l'intérieur réaction de l'opinion publique. Ces prétendus arguments servent surtout à légitimer les dérobades. Car, si les ouvriers ayant occupé les usines avaient dit au gouvernement : Nous luttons contre nos patrons. Mais nous ne voulons pas que les fabrications en souffrent. Les usines vont marcher. Il y a tout ce qu'il faut : techniciens et ouvriers, machines et matières premières. Seul le patron est absent mais sa présence est complètement inutile. Nous allons travailler sous le contrôle du gouvernement et les bénéfices iront dans les caisses de l'Etat.

Si les organisations ouvrières avaient parlé de la sorte, on ne voit pas bien comment le gouvernement aurait pu s'opposer à cette façon d'agir.

Quant à l'opinion publique, elle aurait certainement été avec les ouvriers contre le Comité des Forges.

MAIS POUR CELA IL FAUDRAIT QUE LES DIRIGEANTS SYNDICAUX CONSIDERENT QUE LE SYNDICALISME N'A PAS POUR BUT DE COULER UN PARTI POLITIQUE POUR LE BENEFICE D'UN PARTI FRERE. ET ILS NE S'EN RENDONT COMPTE QUE DANS LA MESURE OÙ LA CLASSE OUVRIERE S'APERCEVRA ENFIN QU'ON NE SE SERAIT D'ELLE QUE POUR LA PLUS GRANDE GLOIRE DES POLITICIENS.

GAM.

La peste stalinienne

PROVOCATION A BUFFALO

La fragilité de l'équilibre, issu du Congrès d'été de l'Union des Syndicats sur lequel la C. G. T. a vécu tant bien que mal depuis deux ans, vient d'apparaître brutalement.

Samedi dernier, l'Union des Syndicats de la région parisienne organise un meeting, en vue de faire pression sur le gouvernement Blum pour l'obliger à abandonner la non-intervention et aussi réclamer de lui des mesures propres à apaiser le conflit de la métallurgie. Jouhaux doit y prendre la parole. A peine le secrétaire confédéral a-t-il ouvert la bouche qu'il est interrompu par des cris hostiles et des bordées de coups de sifflets. Ne parvenant pas à dominer le tumulte grandissant, Jouhaux renonce à pousser plus avant et s'éloigne de la tribune. Aussitôt, comme par enchantement, le concert cesse. On a l'impression qu'un invisible chef d'orchestre vient de donner le signal du silence. C'est alors que Hénaff et Raynaud succèdent à Jouhaux ; ils parleront dans le plus grand calme, coupés seulement par les applaudissements.

LA PROVOCATION EST SIGNÉE

Personne ne s'y est trompé. Même les moins avertis ont décelé sans peine les auteurs du chambard. Ceux-ci, un peu inquiets malgré tout, et craignant d'avoir dépassé la mesure, ont essayé, selon leur coutume habituelle, de rejeter les responsabilités du chaos sur les trotskistes (?) d'abord, puis sur les amicales socialistes. Personne ne nous fera croire que des socialistes seraient venus là pour siffler Jouhaux et acclamer le risible Jean-Foutre Raynaud !

Soutenir une pareille thèse, c'est se moquer du monde. Et les amicales socialistes, dans une réponse cinglante, ont justement remis les choses au point et démasqué les provocateurs. Ceux-ci, dans leur embarras croissant, n'avaient pas craint d'ajouter un chapitre à un communiqué de l'Union des Syndicats envoyé au torchon stalinien, chapitre où ils mettaient en cause des groupements « dont les attitudes avec le gouvernement ont été très décevantes ». Malheureusement pour eux, leur attitude embarrassée et leur insistance troublante à charger autrui ont fait tomber les derniers doutes.

MALAISE DANS LE SYNDICALISME

Dans la « République », S. Sallay-Lainé donne une bonne analyse du déséquilibre et de l'inquiétude qui rongent le mouvement syndical. Elle remarque très justement que « l'avenir de notre grande entreprise sociale doit être envisagé avec une certaine inquiétude ». Comment ne pas apercevoir les blessures par lesquelles s'échappent ses forces, surtout à l'heure présente, où ces grèves larvées — que l'on entretient sourdement sans même oser les appeler des grèves — donnent à tous ceux qui croient au syndicalisme une impression de chaos, de désordre, de folie ?

Mais ce n'est pas seulement l'avenir de la C. G. T. qui est en jeu. C'est aussi celui des classes laborieuses. Le standard de vie de ces dernières est incontestablement en baisse. Les réformes de 1936 paraissent, elles aussi, livrées au hasard, au désordre.

« Il y a longtemps que les masses ouvrières n'ont eu un aussi impérieux besoin d'être défendues, guidées, rassemblées sous l'autorité intelligente de militants « conscients et organisés », d'une C. G. T. groupant l'élite ouvrière. Cette C.G.T. renouée doit surgir, pour le bien commun, de l'actuelle C.G.T. sourdement divisée et s'abandonnant elle-même. Les éléments existants, qui ont si simplement été étouffés par les manifestations spectaculaires et les bruyants « slogans »...

Bien que Suzanne Sallay-Lainé situe le syndicalisme sur un plan de paix sociale qui n'est pas le nôtre, force est bien de reconnaître qu'elle a raison. Les masses ont un impérieux besoin d'être défendues, guidées, rassemblées sous l'autorité intelligente de militants « conscients et organisés » qui les mènent à la victoire.

L'article de Jouhaux, paru le lendemain dans la « République », s'il est clair pour les militants du mouvement syndical, est obscur pour le reste du monde. Le moment est pourtant venu de parler clair et de ne pas s'en tenir à des allusions sibyllines intelligibles aux seuls initiés.

Jouhaux a raison de dénoncer « des clans, des cabales qui se forment pour une action dont on ne connaît d'ailleurs ni les tenants ni les aboutissants, dont les consignes occultes ne visent pas forcément à servir les desseins qu'elles affirment ».

Mais les consignes occultes, il faudrait avoir l'audace — audace facile — de dénoncer leur origine.

Les desseins qu'elles affirment, c'est la défense des conditions de vie du prolétariat, la défense de l'Espagne, desseins louables, que nous ne pouvons qu'approuver, soutenir et développer.

Mais la réalité est légèrement différente, et il faudrait avoir l'audace de dire qu'elles dissimulent une manœuvre politique qui consiste, en fait, à obliger la bourgeoisie française à accepter dans son union sacrée un parti politique qui, comme le parti communiste, conserve sur les masses ouvrières une puissance de manœuvre redoutable.

Réduit à son expression simple, la manœuvre signifie : « Prenez garde et sachez compter avec nous ».

Oui, le syndicalisme est en grand danger. Encore quelques manœuvres de ce genre et les syndicats de juin 1936 repèreront la mémoire des organisations ouvrières.

Le salut, il est dans la constitution d'une opposition intelligente, courageuse, active, qui saurait sans démagogie éclairer les ouvriers sur la malfeasance de l'intervention politique dans le syndicalisme.

Le syndicalisme français a une origine et des caractères permanents qui s'opposent à la collaboration stalinienne. Le mensonge et l'hypocrisie ne peuvent éternellement abuser tout le monde. Il ne faut, pour les mettre en fuite, qu'un peu de courage, de perspicacité et de ténacité.

La grève libératrice

Le récent verdict d'acquiescement rendu par des juges de classe dans le procès du patron meurtrier Cusinberghe, d'une part et, l'obstination des ouvriers à pratiquer la grève avec occupation permittent de constater que capitalistes et prolétaires sont — une fois n'est pas coutume — d'accord sur un point : à savoir que la forme moderne de la revendication ouvrière met en cause le fondement même du droit bourgeois : le DROIT DE PROPRIÉTÉ.

De tous temps, les légistes se sont ingéniés à donner de ce droit une théorie conforme aux intérêts de la classe dirigeante : ceux-ci expliquant la propriété par le droit du premier occupant ; ceux-là la fondant sur le travail ; d'autres lui attribuant une origine divine. Et leur zèle se manifeste avec plus de force encore aux époques où apparaît plus nettement le caractère homicide et antisocial de la propriété.

Malheureusement pour eux, l'histoire tout entière proteste contre leur interprétation conformiste. Tous les auteurs admettent que les peuples préhistoriques ont pas connu la propriété, ce « droit d'usage et d'abus de la chose ». Les premières sociétés humaines régulières, qui ont fleuri sur les rives irrigables des grands fleuves (Mésopotamie, Nil, Fleuve Jaune) ont également ignoré l'appropriation individuelle, et semblent surtout avoir voulu, par une répartition périodique des terres, maintenir entre les paysans l'égalité de la propriété primitive. Cette égalité cessa lorsque la prospérité de ces communautés eut suscité les convoitises des tribus nomades et pillardes. Poussées par la famine, celles-ci quittèrent les steppes hospitalières et soulevèrent facilement les paysans que les paisibles travaux agricoles avaient déshabitués des combats. Ces derniers acceptèrent avec résignation de payer l'impôt pour entretenir les vainqueurs, qui promettaient, au surplus, de les protéger contre d'autres envahisseurs. La propriété était née, et avec elle son corollaire indispensable, l'Autorité. C'est cette forme indivise, bureaucratique-millitaire de la propriété qui, au cours de l'histoire, a été aussi celle de la Chine, des origines jusqu'à nos jours. Et malgré les horreurs des politiciens fustistes de notre démocratie, ces alibis nous rassurent de tout par rapport à l'Europe, les paysans chinois, ayant toujours payé l'impôt pour entretenir des castes militaires étrangères (fouilles, Mongols, Mandchous), et qui ignorent superbement — c'est heureux pour eux — le patriotisme, n'ont nulle envie de connaître le sort dégradant du prolétaire français : se faire tuer au lieu et place de ses maîtres.

La propriété a donc bien pour origine la famine, la guerre, la violence. Elle est un produit de la force.

Ainsi que Proudhon l'a expliqué dans un ouvrage qui n'a jamais été sérieusement réfuté, LA GUERRE ET LA PAIX, tout droit a pour origine et pour sanction la FORCE, y compris le droit de propriété. Les aristocrates ne conservent leur pouvoir qu'autant que se maintiennent intactes les vertus qui ont assuré leur triomphe : volonté, discipline, goût du risque, amour des arts militaires. Mais lorsque ces vertus s'émoussent au sein du luxe et de l'oisiveté, une nouvelle caste, aux forces neuves et intactes, ne tarde pas à les remplacer. Tel fut, à Rome, le sort de la classe sénatoriale, supplantée par les barbares ; tel également celui de la féodalité, laquelle dut céder la place à ces hardis coureurs d'aventures et découvreurs de continents, qui, sur le brigandage colonial et la piraterie sur mer, fondèrent la fortune de la bourgeoisie moderne.

L'actuelle classe dirigeante, la bourgeoisie capitaliste, possède-t-elle la force et l'audace qui firent de ses ancêtres, les Christophe Colomb, les Pizarre, les Cortez, les Albuquerque, une véritable aristocratie conquérante ? En un mot, a-t-elle assez de FORCE pour défendre son droit de propriété ? Pour pouvoir répondre à cette question il faut, d'abord, examiner le rapport des forces en présence, l'équilibre des classes.

Peu nombreuse, la bourgeoisie capitaliste, au surplus, n'a pas elle-même le goût du combat. Elle préfère envoyer les autres se battre à sa place. Pénétrée du sentiment de sa faiblesse, et effrayée par un prolétariat innombrable, volontiers batailleur et qui ne manifeste pas l'éternelle résignation des paysans, elle accorde plus d'importance à la ruse qu'à la force. On était-elle en juin 1936 ? On étaient ses soldats et ses flics ?

Non, la bourgeoisie n'a plus la force. La force réelle, donc le DROIT, donc la PROPRIÉTÉ, est du côté du prolétariat. En occupant de force les usines, les prolétaires ont mis fin au droit bourgeois et ont produit un nouveau droit. Et si la sentence acquiesçant Cusinberghe est intolérable du point de vue du prolétariat, puisque ce patron était de bonne foi en confondant le droit et la force, du point de vue du nouveau droit propriétaire issu de la grève générale, le jugement est nul. Parce que possédant la force, c'était Acherchour le vrai propriétaire, et Cusinberghe le maraudeur.

Pourquoi la classe ouvrière, en qui réside la force, reste-t-elle soumise à une bourgeoisie pourtant faible et peu nombreuse ? C'est que celle-ci, en plus de l'armée et de la police, possède un moyen de domination incomparablement plus puissant : la DEMOCRATIE. C'est la démocratie qui dissimule aux yeux des ouvriers la faiblesse réelle de leurs maîtres. C'est par elle, et qu'elle associe habilement à sa fortune en les corrompant, que la bourgeoisie maintient les prolétaires dans l'obésité et dans le travail. Les politiciens rusés, qui savent se faire écouter des masses, vendent la paix sociale à la bourgeoisie, moyennant des places. Et si la bourgeoisie a quelquefois le souvenir de la rapacité et de l'avarice des politiciens, elle finit toujours par céder au chantage, terrorisé qu'elle est par le spectre de la Révolution sociale. Aussi lorsque les exploités, se soustrayant momentanément au despotisme des démagogues, entrent en révolte ouverte contre cette société basée sur la peur, la lâcheté et le mensonge, on voit les politiciens se répandre dans les usines occupées et, modernes Ménélas, raconter aux ouvriers que « tout n'est pas possible », qu'« il faut savoir terminer une grève ».

Ce n'est qu'en rompant brutalement avec la démocratie et ses charlatans que la classe ouvrière pourra transformer la propriété, l'adaptable aux besoins d'une humanité libre, où l'atavisme remplacera le gouvernement, des sociétés sans classes et sans Etat, une société d'anarchie.

GUENNEC.

La résistance syndicale à la guerre et à l'union sacrée

Un manifeste aux syndiqués

Un nombre important de militants syndicalistes de la C. G. T. se refusant résolument à se laisser griser par une mystique nationaliste et belléiste, viennent de se réunir. Ils se sont mis rapidement d'accord pour prendre les résolutions suivantes :

I. Contre les excitations chauvaines des uns, la passivité et les abandons des autres, un « Centre Syndical d'Action contre la Guerre » est créé ;

II. Son but est d'engager sans délai une campagne antibelléiste, s'inspirant des idées suivantes :

La guerre ne résoudrait rien. La paix n'a pas été établie depuis 1919 ; c'est elle qu'il faut construire sur tous les terrains. L'émancipation des travailleurs ne se fera point par la guerre. Au contraire. La préparation à la guerre compromet déjà toutes les conquêtes ouvrières. La lutte contre le fascisme ne se fera point par la guerre. Au contraire. L'union nationale, le surarmement paralysent l'action de classe du prolétariat et menacent toutes les libertés.

III. Un Comité provisoire d'organisation s'est constitué ;

IV. Ce Comité aura recours à la presse ouvrière pour y insérer toutes ses informations et ses communiqués ;

V. Un manifeste sera publié dénonçant le crime collectif qui se prépare et indiquant l'action à mener pour l'éviter.

Afin d'engager immédiatement cette action et en attendant des décisions ultérieures, le Comité d'organisation d'accord avec les membres du Centre Syndical d'Action contre la Guerre, de-

mande aux militants décidés à lutter contre la guerre, de se mettre en rapport avec lui.

Travailleurs, le sort de la paix est entre nos mains. Aucun gouvernement n'acceptera la guerre contre notre volonté virilement exprimée. Par notre attitude résolue, obligeons les fauteurs de guerre quels qu'ils soient, à consentir les sacrifices nécessaires à la paix.

Ni la paix par la guerre. Ni la liberté par l'acceptation de la servitude militaire.

MOBILISATION GENERALE CONTRE LE MASSACRE ET LA RUINE.

Ont déjà signé : Alimentation : Mathé (boulangers), Bâtiment : Froideval et Vieilledent (serriers), Cheminots : Simonet (Paris-Nord), Magail (wagons-lits), Eclairage : Delso (gaz de banlieue), Enseignement : Zoretti (enseignement supérieur), G. Lefranc, C. Audry, Weber (enseignement secondaire), E. Lefranc, Vidalenc (E. P. S.), Hagnauer (instituteurs), Livre : Bastignan, Chardy (Livre parisien), Amaré, Largentier, Picault, Charbit, Charroux, M. Martin (typographie), Les membres du Comité syndical des Correcteurs et Lecoln, Fancier, Anderson, Cadeau, Journalistes : Louis Vallon, Métaux : M. Roy, Lachastre, Geslin, Duvernet, Walter, Dionnet, P. T. T. : Jean Mathé, Théron, Deloche, Giroux, Fronty, Minaire, Sour (agents), Services Publics : Madeleine Franck, Techniciens : Juin (dessinateurs), Travailleurs de l'Etat : Maupoux (monnaie), Unions Départementales : G. Dumoulin (Nord), Marie Langlois (Calvados).

Adresser d'urgence les adhésions individuelles et collectives en indiquant le syndicat et l'entreprise à : Juin André, 61, rue de l'Arcade, Paris-VIII.

DES INSTITUTEURS DE LA SEINE

D'une motion que nous transmet la section parisienne du Syndicat des Instituteurs, nous extrayons le passage des instituteurs du Syndicat National des Instituteurs, fidèle à la politique de paix qu'elle a toujours défendue ;

Déclare que toute réorganisation financière et économique ne saurait réussir si le gouvernement de Front populaire ne se décide pas à défendre une véritable politique de paix ; Affirme que cette politique exige l'arrêt immédiat du financement d'un surarmement massif qui, automatiquement, nous conduit à la guerre et à la dictature ;

Regrette que le Bureau de la C. G. T., sans en avoir reçu le mandat, ait cru devoir engager les 5 millions de syndiqués dans une politique de production intensive des armements par une dérogation à la loi sur les 40 heures ; Demande au Gouvernement de Front popu-

laire d'aider l'Espagne ouvrière en levant l'embargo sur les armes à destination des républicains espagnols, le contrôle des frontières n'ayant pas été respecté par tous ;

Fidèle au Front populaire et à l'enseignement pris devant les masses au moment des élections législatives, la Section départementale du Syndicat des instituteurs se refuse à participer à une union dite « nationale » réalisée uniquement au profit d'une classe décidée à sauver le privilège de l'argent, de la spéculation et de la corruption.

DE L'UNION INTERSYNDICALE DE L'ALIMENTATION DE LILLE

Résolution votée à l'unanimité des représentants des syndicats membres de l'Union Intersyndicale de l'Alimentation, de Lille qui groupe 5.400 adhérents.

La Commission administrative de l'Union Intersyndicale des Travailleurs de l'Alimentation

CHEZ LES TECHNICIENS DU BATIMENT

Une mise au point

Camarades,

Dans votre numéro du 17 mars, sous le titre « La situation chez les techniciens », nous lisons :

« L'attaque fut plus particulièrement menée dans la région parisienne où successivement les techniciens du Bâtiment, des Produits chimiques et de l'Aviation furent travaillés puis adoptés par les Fédérations ouvrières... »

Ce n'est que depuis l'annexion de celle-ci (juin 36) par l'U.S.T.E.I., organisation créée en marge du mouvement confédéral, qu'il y a division chez les techniciens du Bâtiment. Division créée et entretenue par la Fédération des Techniciens.

Nous espérons que vous voudrez bien rectifier, en ce qui nous concerne, l'erreur commise par le signataire de l'article.

Recevez, camarades, nos salutations syndicalistes

Un secrétaire.